

Universität Hamburg

Germanisches Seminar/
Arbeitsbereich
Deutsch als Fremdsprache

Arbeitsstelle Mehrsprachigkeit/
Research Center for Multilingualism

ARBEITEN ZUR MEHRSPRACHIGKEIT 50/1993

(Publikation des Graduiertenkollegs für Mehrsprachigkeit und Sprachkontakte)

MARTIN HAASE

LE GASCON DES BASQUES. Contribution à la théorie des substrats

Adresse des Autors:
PD Dr. Martin Haase
Fachbereich Sprach- und Literaturwissenschaft
Universität Osnabrück
D-49069 Osnabrück

ISSN 0176-559X
© Autor

ARBEITEN ZUR MEHRSPRACHIGKEIT 50/1993

Préface

La présente étude est en quelque sorte le complément de mon livre sur les influences gasconnes en basque (Haase 1992). En même temps, elle peut être considérée comme le point de départ pour un travail ultérieur sur le rôle du gascon dans le *Sprachbund* pyrénéen. J'ai entrepris la présente étude grâce à une bourse post-doctorale du *Graduiertenkolleg* «Mehrsprachigkeit und Sprachkontakte» de l'Université de Hambourg. Malgré le caractère épisodique de mon séjour à Hambourg, il va sans dire que j'ai beaucoup profité des discussions avec les autres boursiers et membres de cette institution. Après avoir quitté Hambourg pour Osnabrück, j'ai continué mon travail dans le cadre de mon nouvel emploi. Soutenue par l'Université d'Osnabrück, Cecilia Bieritz m'a aidé dans le saisissement des textes par ordinateur. En même temps, je remercie Danielle Thor d'Osnabrück d'avoir corrigé mon français. Le Centre allemand de Recherche Scientifique (DFG) a subventionné un séjour de recherche en Gascogne. Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont soutenu dans mes recherches, particulièrement MM. Jean-Louis et Pierre Fossat, Bernard Moreux et Xarles Videgain de m'avoir mis en contact avec des témoins (cf. annexe). Le plus grand merci est adressé à ces derniers, sans lesquels ce travail n'aurait pas été possible.

Osnabrück, en octobre 1993

Martin Haase

Table des matières

Abbreviations	8
1. Vers une théorie des substrats	10
1.1. Modes d' interférences.....	10
1.2. Conséquences méthodologiques	12
2. Cadre sociolinguistique et socio-historique	13
2.1. Vue d'ensemble	14
2.1.1. Communes bilingues	14
2.1.2. Commerce	15
2.1.3. Travailleurs migrants	15
2.1.4. Autres moyens de contact	16
2.2. Conséquences.....	16
2.3. Le «semi-locuteur»	17
2.4. Cas exemplaires	18
3. Gasconismes phonologiques	19
3.1. Labio-dentales.....	20
3.2. Assimilation progressive	22
3.3. Voyelle prothétique.....	23
3.4. Metathèse.....	24
3.5. Chute de /n/ intervocalique.....	24
3.6. Rhotacisme de /l/	25
3.7. Chute du /r/ intervocalique.....	27
4. Problèmes lexicaux.....	28
5. Morphosyntaxe.....	28
5.1. Morphologie verbale conservatrice.....	29
5.2. Temps composés	29
5.3. Démonstratifs.....	30
5.4. Position du pronom locatif	31
6. Énonciatif.....	33
6.1. Énonciatif basque.....	34
6.2. Énonciatif gascon.....	36
6.3. Manque d'énonciatif en gascon.....	37
6.3.1. Après conjonctions, pronoms interrogatifs ou relatifs.....	37
6.3.2. Impératif	38
6.3.3. Négation	38
6.3.4. Parenthèses	39
6.4. <i>e</i> à la place de <i>que</i>	39
6.4.1. Questions	39
6.4.2. Constructions conditionnelles	40
6.4.3. Subordonnées temporelles et modales	40
6.4.4. Subordonnées relatives.....	41
6.5. Marqueur modal.....	41
6.6. Phrases thétiques	42
6.7. Origine de l'énonciatif, diachronie.....	46
6.7.1. <i>que</i>	46
6.7.2. <i>e</i>	48
7. Conclusion	49
Annexe	51
Échantillons de textes.....	53
Carte	62
Témoins.....	64
Témoins bilingues basco-gascons	64
Témoins gascons	64
Bibliographie	65

Abbreviations

ART	article défini
C	consonne
COND	conditionnel
DAT	datif
DEM	démonstratif
ENC	énonciatif
ERG	ergatif
F	féminin
FUT	future
IDV	individualisateur
INF	infinitif
IPF	imparfait
LOC	pronom, adverbe local
M	masculin
NEG	particule négative
P	pluriel
PCP	participe
PRS	présent
PRT	prétérite
REL	pronom relatif
S	singulier
SBJ	subjonctif
SUB	subordonateur, conjonction
V	1. voyelle, 2. verbe

Le gascon des Basques

Contribution à la théorie des substrats

En linguistique romane, la notion de *substrat* a joué un rôle important pour expliquer la fragmentation de la Romania, et dernièrement pour expliquer la genèse des langues créoles. Souvent, l'explication d'un changement linguistique par interférence de substrat reste pourtant spéculative: le substrat échappe à notre observation, puisqu'il s'agit d'une langue disparue et mal documentée.

Pour argumenter avec une explication substratiste, il faut d'abord savoir comment fonctionnent les interférences de ce type. Pour cela, il est utile de se pencher sur un cas où la langue de substrat, suffisamment distincte de la langue influencée, est encore saisissable par le chercheur.

Dans le cas du gascon, on se trouve en face d'une langue romane très «exotique» par rapport aux autres membres de cette famille linguistique. On songe immédiatement à expliquer les particularités du gascon (les «gasconismes») par l'interférence du basque qui, contrairement à beaucoup d'autres substrats, se prête toujours à notre observation. Certes, le basque a changé, lui aussi, depuis son premier contact avec le latin, mais, jusqu'à ce que le contraire soit démontré (chose encore impensable), il faut supposer que le premier substrat de romanisation dans cette région a été la même langue que celle qui se trouve encore dans l'extrême Sud-Ouest de l'Aquitaine, ainsi que de l'autre côté de la frontière actuelle.

Le contact basco-gascon est un bilinguisme de longue date, caractérisé par une loyauté linguistique extraordinaire de la part des Basques envers leur langue d'origine. Mais dès le début du contact basco-roman et jusqu'à nos jours, il y a eu des locuteurs qui ont abandonné le basque au profit, d'abord, du latin, puis du gascon et aujourd'hui, au profit du français. Cet abandon a eu des effets structuraux sur la nouvelle langue cible qu'on appelle communément les interférences de substrat. Ils sont la cause des nombreux traits exotiques du gascon, les gasconismes.

Dans cette étude nous allons examiner comment fonctionne l'interférence de substrat, étant donné que la constellation linguistique n'a guère changé sur la frontière basco-gasconne. Sur la base de cette hypothèse d'uniformité, nous établissons donc un lien entre le cadre extralinguistique (socio-culturel et socio-historique), la conduite des locuteurs

(maintien ou abandon d'une langue, apprentissage d'une autre) et les effets de cette conduite sur la structure de la langue acquise.¹

Le but de cette recherche est donc de donner du contenu à la notion de substrat, aussi souvent évoquée que mal comprise.

1. Vers une théorie des substrats

1.1. Modes d' interférences

Il faut d'abord définir ce que nous comprenons par interférences de substrat et distinguer ce mode d'interférences des autres, surtout de l'emprunt avec lequel il se voit souvent confondu, ce qui a mené à beaucoup de malentendus. Nous voyons par la suite comment cette confusion a pu compromettre la théorie² des substrats. La terminologie et les définitions suivent la conception de Thomason / Kaufman (1988).

Pour le contact entre deux langues dont une dispose d'un prestige supérieur à l'autre, on peut distinguer deux scénarios typiques:

a) La langue la plus prestigieuse des deux a une certaine influence sur l'autre: les locuteurs de la dernière empruntent des lexèmes à la première, et ils imitent (dans certaines limites) la structure phonologique, voire des caractéristiques grammaticales (p.ex. l'ordre des mots) de la langue de prestige. Ils gardent pourtant leur langue à eux. Dans ce cas, la langue de prestige a la fonction de *langue modèle* (L_M). L'autre, par contre, prend la fonction de *langue répliquante* («replicant language», L_R). Ce scénario va souvent de pair avec un bilinguisme prolongé.

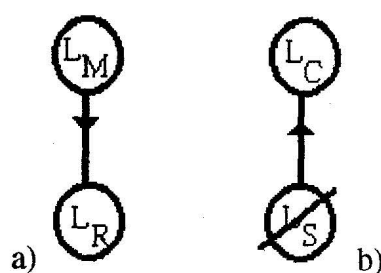
b) La langue la plus prestigieuse supprime l'autre, c.-à-d. les locuteurs de celle-ci abandonnent leur langue d'origine au profit de la langue prestigieuse. A cause de la différence structurelle entre les deux langues, l'acquisition de la langue prestigieuse pose des problèmes, et ce d'autant plus si le modèle est difficilement accessible aux gens désireux

¹ Étant donné le petit nombre de témoins encore disponibles dans cette situation moribonde de bilinguisme basco-gascon, il va sans dire que mon étude est dépourvue de toute signification statistique, comme elle serait postulée par une approche sociolinguistique. Il s'agit plutôt d'une étude de cas exemplaires dans la mesure du possible.

² Nous comprenons le mot «théorie» dans un sens informel, synonyme de *modèle*.

de l'apprendre. La langue qui en résulte n'est donc pas vraiment la *langue cible* (L_C),³ mais une variante de celle-ci plus ou moins modifiée par les locuteurs de la *langue de substrat* (L_S). C'est dans ce contexte que nous parlons d'interférences de substrat.

Le tableau 1 visualise les deux modes d'interférences; la flèche indique la direction de l'influence (emprunt dans $L_M > L_R$, interférence dans $L_S > L_C$), le symbole supérieur représente la langue de prestige, le cercle barré visualise l'abandon linguistique.



Tab. 1

Les deux scénarios peuvent coïncider: dans ce cas, la langue de prestige influence l'ancienne langue de ceux qui la maintiennent, tandis que d'autres l'abandonnent pour la langue de prestige qui se modifie sur le substrat de leur langue d'origine. Nous retrouvons ce double scénario dans le cas du contact basco-gascon.

La présente étude se borne aux interférences de substrat en gascon. Il va sans dire qu'il ne s'agit pas d'y retrouver des éléments basques, car les locuteurs qui abandonnent le basque n'y empruntent rien. Ces interférences résultent plutôt des stratégies qu'ils emploient sur la base de leurs coutumes linguistiques d'origine pour acquérir la nouvelle langue.

Une erreur des argumentations «(anti-)substratistes» est de chercher le substrat dans une langue présumée influencée par une autre souvent disparue. Il suffit de penser par exemple aux créolistes opposés à la théorie de substrat qui demandent où est le substrat africain; il est connu qu'on ne trouve qu'un nombre restreint d'éléments africains dans les créoles. Mais on trouve des stratégies d'acquisition issues du contraste entre les langues européennes et les langues de substrat. Dans le même sens, il n'est pas possible de dire que telle ou telle caractéristique du gascon soit basque, mais on peut montrer com-

³ Dans les modèles d'acquisition de langue secondaire, on parle d'*inter-langue*, mais à la différence de l'*inter-langue*, la nouvelle langue cible de la situation d'abandon linguistique devient rapidement un système consolidé, puisqu'elle supprime la langue première.

ment il est issu du contraste entre le basque et le roman pendant l'apprentissage de ce dernier.

Ce qui se passe peut être comparé avec l'acquisition d'une langue secondaire: les Allemands qui apprennent une langue romane à l'école ou à l'université sont confrontés avec p.ex. une différence d'aspiration dans les occlusives sonores: en allemand, les vibrations laryngales commencent avec un certain délai après l'ouverture de l'occlusion. Pour s'approcher de la prononciation «plus sonore» des langues romanes, ces Allemands prononcent les occlusives sonores avec prénasalisation, en donnant au mot *guapo* 'joli' la prononciation [ngwapo]. Leur version de la langue cible (l'«inter-langue») dispose donc d'un trait qui ne se trouve ni en espagnol (L_C) ni en allemand (L_S).⁴ Ce phénomène ressemble en effet à une interférence de substrat, avec la différence que dans le contexte d'acquisition d'une langue étrangère, l'abandon collectif de L_S au profit de L_C n'a pas lieu. En outre, l'inter-langue est instable et reste sous l'influence des normes de la langue cible.

1.2. Conséquences méthodologiques

En vue de notre perspective du substrat, il reste la question de savoir comment identifier des gasconismes qui se laissent expliquer par l'interférence du basque. Il serait trop simple de considérer tous les traits exotiques du gascon comme relevant du substrat. Il faut trouver des données qui renforcent l'explication de tel ou tel gasconisme par le substrat. Les données qui s'imposent sont les suivantes:

1. comparaison entre les systèmes langagiers (données contrastives),
2. données diachroniques et
3. données diatopiques ou dialectales.

ad 1.: Dans les cas où le contraste entre L_C et L_S est aussi grand que l'acquisition de L_C devient difficile pour les locuteurs de L_S , on trouvera des interférences de substrat, ou autrement dit: dans les cas où les systèmes ne montrent pas de contraste, il n'y aura pas d'interférence. Cela se présente de façon contraire pour les emprunts: ceux-ci présupposent une identification des structures ou unités de L_R avec celles de L_M (cf. Haase 1992), c.-à-d. plus les langues se ressemblent plus l'emprunt est facilité.

⁴ Je remercie Susanne Aspiazu du *Graduiertenkolleg «Mehrsprachigkeit und Sprachkontakte»* de l'Université de Hambourg pour cet exemple.

ad 2.: Etant donné un cadre linguistique comme le nôtre où l'accessibilité de la langue cible devient de plus en plus difficile, le plus grand nombre des interférences se manifeste quand la langue cible n'est pratiquement plus accessible.

Dans le processus de substitution d'une langue par une autre, la langue cible ne reste pas statique. Elle peut se modifier par les interférences des premiers locuteurs ayant abandonné leur langue d'origine. Par conséquent, ceux qui changent de langue plus tard ont déjà une langue cible bien différente. Au fur et à mesure, les interférences sont renforcées par les générations suivantes de locuteurs qui suivent jusqu'à ce que les principales différences aient été éliminées.

Comme dans le cas du gascon, le nombre des interférences peut diminuer sous l'influence d'une nouvelle langue modèle, dans notre cas le français.

ad 3.: La diachronie se manifeste dans l'espace: la langue de substrat recule devant la langue qui la supplante. Par conséquent, les locuteurs de la langue cible modifiée qui se trouve plus près des limites actuelles de la langue de substrat l'ont abandonnée plus tard, c.-à-d. à une époque où la langue cible s'était déjà modifiée; la langue cible était donc plus inaccessible encore dans sa forme pure. C'est pourquoi les caractéristiques de la nouvelle langue se renforcent et augmentent, non seulement dans le temps, mais aussi sur le terrain, en direction de la frontière linguistique. C'est le cas des gasconismes.⁵ L'influence des parlers voisins (notamment du languedocien) contribue à l'affaiblissement du caractère gascon vers l'extérieur de la Gascogne, ainsi que l'impact du français dans les grandes agglomérations limitrophes (Bordeaux, Toulouse, Agen).

2. Cadre sociolinguistique et socio-historique

Comme nous constatons une relation décisive entre le cadre socio-culturel et la conduite des locuteurs qui à son tour détermine les changements linguistiques et, indirectement, la structure d'une langue, il faut partir d'une description du cadre sociolinguistique et socio-historique. En ce qui concerne le bilinguisme basco-gascon, je me limite à quelques observations seulement, puisque je l'ai traité plus amplement dans Haase (1992: §2 et annexe).

⁵ Il y en a pourtant quelques peu qui se manifestent plus vers la direction des Pyrénées de la Vallée d'Aspe, à côté de la zone de contact. Cela concerne notamment quelques archaïsmes morphologiques.

2.1. Vue d'ensemble

Le tableau suivant montre les principales communes dans lesquelles on rencontre un nombre non-négligeable de bilingues (appelés «charnégous» dans les deux langues, terme souvent employé avec une connotation péjorative).⁶ Le phénomène du bilinguisme basco-gascon est pourtant beaucoup plus répandu, bien plus au Pays-Basque du Nord⁷ qu'en Gascogne, à cause du prestige supérieur du gascon (et de sa fonctionnalité comme langue du commerce, et, jusqu'à l'arrivée du français, langue administrative).

Tab. 2: Liste des communes:

* communes limitrophes

- Soule: Barcus, Esquiule, Féas, Géronce
- Basse-Navarre: Orègue, Bardos, Guiche, Labets-Biscay
- Gascogne: Géstas, Rivehaute

* lieux de passage, marchés

- Hôpital-St. Blaise, Garris, St. Palais, Ste. Engrâce

* enclaves gasconnes en Pays-Basque

- Labastide-Clairence, Montory (incl. Haux)

Il s'agit d'un bilinguisme de longue date, maintenant en voie de disparition à la suite d'un arrêt de transmission naturelle.

2.1.1. Communes bilingues

Pour les communes bilingues nous pouvons distinguer au moins trois types de genèse:

a) Labastide-Clairence est une fondation gasconne au Pays-Basque, une ville neuve (bastide) du XIV^{ème} siècle. Sa fondation avait sûrement des raisons économiques. Mais son importance comme centre gascon en Basse-Navarre ne date que du XVII^{ème} siècle: depuis ce temps le marché régional y avait lieu (jusqu'aux années soixante de notre siècle en alternance avec celui de Garris, autre centre gascon).

⁶ Je laisse de côté les grandes agglomérations comme Pau, Anglet, Bayonne et Biarritz (ou même Oloron-St. Marie). Bien que situées au Pays Basque, les villes de Bayonne et de Biarritz ont un passé de bourgeoisie gasconne (un peu comparable à Labastide-Clairence).

⁷ Cf. annexe et cartes de Haase (1992).

b) La genèse de Labets-Biscay avait des raisons purement administratives: elle est issue de la fusion d'une commune basque (Labets) avec une commune gasconne (Biscay) en 1841. Le fait que l'ancienne commune gasconne porte un nom basque nous montre que nous nous trouvons dans une région caractérisée par la substitution linguistique dans un temps plutôt récent.

c) Cela est le cas encore d'avantage pour la frontière linguistique souletine. C'est la partie la plus floue de la frontière du Pays-Basque du Nord. En outre, le bilinguisme basco-gascon était assez répandu en Soule. Il est fort probable que c'est ici, le long de la frontière souletine, que le recul du basque devant le gascon a eu lieu en dernier par rapport au reste du domaine gascon. La débasquisation date probablement de la renaissance gasconne du XVIème et XVIIème siècle. Elle avait avancé davantage dans quelques endroits comme par exemple Montory qui était plus important à cette époque que maintenant, et moins vite à Barcus et Gestas, avec Esquiule et ses alentours entre les deux. Quand à la fin du XVIIIème arrive le français, la supplantation par le gascon s'est arrêtée, laissant cette frontière floue.

2.1.2. Commerce

Le gascon est la langue traditionnelle du marché, même à l'intérieur du Pays-Basque nord-oriental (Basse-Navarre orientale et Soule). Les marchés les plus importants se trouvaient à Labastide-Clairence et à Garris. Dans les années soixante, ce dernier a été transféré à St. Palais, dont Garris fait désormais partie. D'après mes témoins, c'est à partir de ce moment qu'on n'y entend parler gascon que très rarement; de nos jours, le commerce se déroule surtout en français.

Le rôle des marchés et des foires ne se limitait pas à des fonctions purement commerciales. Ils étaient aussi des lieux de rencontre de gens de plusieurs villages, on y échangeait des informations et on s'y amusait ensemble.

2.1.3. Travailleurs migrants

Traditionnellement, des jeunes Basques allaient travailler dans des fermes gasconnes. Cette migration avait deux raisons: premièrement, il était important d'avoir de bonnes connaissances de gascon (surtout pour des raisons de commerce), et - deuxièmement - seul l'aîné (homme ou femme) d'une famille basque pouvait hériter la ferme familiale qui ne devait pas être divisée. Par conséquent, les autres enfants devaient chercher un travail ailleurs.

Les contacts basco-gascons et la migration des jeunes expliquent le grand nombre de mariages entre basques et gascons («inter-mariages», cf. Séguy 1952).

2.1.4. Autres moyens de contact

A la recherche des pâturages, les bergers se déplacent souvent. La nécessité de converser avec des gens de langue différente fait que beaucoup d'entre eux sont plurilingues. En général, ils parlent basque, gascon et français, en Haute-Soule, on observe aussi des connaissances de castillan, souvent sous une forme simplifiée (tirant sur l'aragonais), appelée «espagnol noir», une sorte de *pidgin*.

La contrebande est un cas similaire, bien que sa tradition soit moins longue qu'on ne le croit, puisque la frontière actuelle ne devint douanière qu'au milieu du siècle dernier.

2.2. Conséquences

Dans le scénario du contact basco-gascon, le gascon jouait le rôle de la langue de prestige, le basque étant considéré comme moins prestigieux. Cette situation a changé récemment aux dépens du gascon, mais ce changement, causé par l'impact du français sur cette langue, est trop récent pour jouer un rôle dans le contexte des interférences gasconnes avec le basque.

Dans la perspective du maintien du basque, le gascon était la langue modèle, dans laquelle le basque puisait en tant que langue répliquante.⁸ Dans la perspective du substrat, le gascon était la langue cible qu'une partie des Basques du Nord voulait adopter au lieu de leur langue d'origine, la langue de substrat.

Dans une telle constellation nous avons affaire à deux processus bien différents:

a) Le premier est caractérisé par un bilinguisme prolongé où le basque, en tant que langue répliquante, fait des emprunts à la langue modèle, le gascon, mais où les locuteurs ne renoncent pas à leur langue. Ils se créent des mécanismes permettant l'intégration d'une foule de mots d'emprunts (et, par la suite, une certaine restructuration grammaticale, cf. Haase 1992), mais cela ne menace pas le maintien de la langue répliquante. Tout au contraire, la création de ces mécanismes est un signe du caractère vivace de cette langue.

⁸ Cela est traité par Haase (1992). Nous négligeons cette perspective ici.

b) L'autre processus est caractérisé par une loyauté linguistique insuffisante: la langue d'origine, le basque, est abandonnée au profit d'une langue cible, autrefois le gascon, maintenant, de façon plus pressante encore, le français. Dans ce contexte, le basque devient langue de substrat. Il laisse ses traces grâce à l'accessibilité limitée de la langue cible. Comme je l'ai évoqué plus haut, l'interférence de substrat résulte de la différence entre les systèmes linguistiques et les stratégies mises en oeuvre pour la surmonter.

L'exemple du contact basco-gascon montre que ces processus peuvent apparaître ensemble, c.-à-d. que nous avons à la fois une partie de la population qui fait preuve de haute loyauté linguistique et une autre qui - après une certaine période de bilinguisme - commence à renoncer à sa langue d'origine. La plus haute loyauté linguistique se trouve à l'intérieur d'une région rurale, éloignée des carrefours commerciaux.

La Basse-Navarre est une région entièrement caractérisée par une haute loyauté linguistique (au moins jusqu'à après la seconde guerre mondiale), exception faite de la ville de St. Palais, où la petite bourgeoisie se trouve plus disposée pour la supplantation linguistique. La situation de la Soule se présente différemment: bien que le centre de la Soule reste fidèle au basque, la frontière linguistique se voit fragmentée, signe de recul provoqué par un abandon du basque à une époque moins lointaine, peut-être à la suite de la renaissance gasconne au XVIème et XVIIème siècle. Il est fort probable que le côté occidental du Béarn s'est débasquisé aussi récemment.

2.3. Le «semi-locuteur»

L'abandon linguistique se manifeste d'abord dans la présence d'un nombre croissant de semi-locuteurs, dont nous distinguons deux types (avec Sasse 1990a):

a) le semi-locuteur au sens propre: dans la première génération où l'apprentissage de la langue d'origine a été remplacé au moins en partie par la transmission de la langue cible, on trouve pourtant des locuteurs qui ont acquis certaines connaissances limitées de l'ancienne langue. Dans la plupart des cas leur connaissance de cette langue est en effet très limitée, elle se borne souvent à quelques formules toutes faites. Dans d'autres cas, ces semi-locuteurs sont plus à l'aise dans la langue d'origine, mais ils se révèlent en tant que tels par leur accent et par de nombreuses défaillances morpho-syntaxiques. Les semi-locuteurs plus habiles ont souvent acquis leur compétence avec d'autres membres de leur famille que leurs parents (p.ex. grands-parents, époux). On trouve aussi des

semi-locuteurs issus d'un inter-mariage où la langue familiale est la nouvelle langue cible.⁹

b) le locuteur rouillé: dans le scénario d'abandon linguistique, quelques locuteurs de la langue d'origine peuvent se trouver dans une situation où ils n'ont plus l'occasion de se servir de cette langue qu'ils ont apprise par transmission naturelle. Au bout d'un certain temps, leurs compétences linguistiques commencent à se perdre. Leur parler se distingue pourtant de celui des semi-locuteurs au sens propre, puisque les locuteurs rouillés gardent en général les caractéristiques phonétiques de leur langue d'origine, et s'orientent encore assez bien dans la grammaire de celle-ci. Les défaillances de leur parler se manifestent surtout dans le domaine lexical (difficulté de se rappeler des mots) et dans des simplifications morpho-syntaxiques qui vont parfois jusqu'à la restructuration des paradigmes.

2.4. Cas exemplaires

Parmi mes meilleurs témoins se trouve Henriette Etchéverry de Labastide-Clairence. Ancienne maîtresse d'hôtel, maintenant dans les soixante-dix à quatre-vingts ans, elle parle couramment le basque, le gascon et le français. En outre, elle se souvient de quelques mots allemands appris pendant l'occupation. Elle connaît quelques mots d'espagnol aussi. Selon sa conscience linguistique, elle se qualifie elle-même de «charnégou», c.-à-d. de bilingue basco-gascon. Elle a appris les deux langues avec ses parents. Il n'est pas possible de déterminer laquelle est plus forte, bien que Mme Etchéverry raconte qu'elle préférerait le gascon quand elle était enfant. Cela s'explique sans doute par le fait qu'à l'époque le gascon avait plus de prestige à Labastide-Clairence, ville de commerçants gascons. Mme Etchéverry n'est semi-locuteur dans aucun sens.

Jean Ibarroule, ancien cultivateur à Haux (près de Montory) dans les soixante-dix ans, est lui aussi parfaitement trilingue. Il se dit «charnégou», tandis qu'il qualifie sa femme de Basque. Il est vrai que celle-ci parle gascon avec moins de facilité. A la maison, tous deux parlent basque entre eux. A leurs enfants ils ont appris le français. Jean Ibarroule raconte que dans son enfance c'était le béarnais qui était pour lui la langue plus forte, étant donné qu'il est du quartier béarnais de Montory.

⁹ Si dans de telles circonstances, l'abandon de la langue d'origine est stoppé, cela peut donner lieu à la genèse d'une langue mixte comme l'anglo-romani dont la grammaire est anglaise, mais dont un grand nombre de mots proviennent de la langue d'origine, le romani.

Martin et Marguerite Castillon, anciens cultivateurs à Féas, représentent l'exemple typique des Souletins limitrophes. Ils ont appris le basque et le gascon depuis l'enfance, mais la langue plus forte à la maison était le basque. Le gascon servait plutôt sur les marchés et pour des contacts avec l'extérieur non-bascophone, mais comme ils se trouvent pratiquement sur la frontière linguistique, leur maîtrise du gascon vaut celle du basque. Leurs enfants ne parlent que basque et français. Ayant perdu sa position socio-économique, le gascon n'a plus été transmis de génération en génération après la seconde guerre mondiale, tandis que le basque a été maintenu, sûrement pour son rôle affectif.

Les exemples de ce travail proviennent de ces locuteurs. J'en ai pourtant interviewé d'autres dont les noms se trouvent dans l'annexe. La langue de mes témoins de Chalosse (Landes) est pratiquement identique à celle de Labastide-Clairence ou de Labets-Biscay. La même situation vaut pour le béarnais de Béarn et celui de Soule. Là où il y a une différence entre le béarnais et le landais, je le signalerai.¹⁰

3. Gasconismes phonologiques

Nous allons traiter les caractéristiques du «gascon-extrême» qui distinguent cette langue des autres parlers occitans ou romans (voire indo-européens). Ces «gasconismes» ont été énumérés dans les études classiques de Baldinger (1958) et de Rohlf (1970), ou plus récemment dans Allier (1987) qui envisage leur explication par l'interférence du basque. Chaque fois nous allons nous appuyer sur une comparaison contrastive et invoquer des données diatopiques et diachroniques dans la mesure du possible.

Dans la littérature linguistique, la plupart des interférences de substrat se trouvent en phonétique et phonologie. Ce n'est pas un hasard. Nous avons constaté qu'elles sont issues de stratégies d'acquisition d'une nouvelle langue cible, quand celle-ci se substitue à la langue coutumière, c.-à-d. la langue de substrat. On sait que la structure phonique d'une langue étrangère est particulièrement difficile à apprendre; il y a deux raisons qui expliquent cette difficulté: (1) la structure phonique se base sur des coutumes largement automatisées et inconscientes et (2) elle ne peut être simplement réduite (comme en morphologie, v. *infra*), puisque'elle forme un système par excellence, où des modifications partielles ont des conséquences pour le tout.

¹⁰ Je n'ai pas marqué la provenance des exemples, dans les cas où les réponses à mon questionnaire ne diffèrent pratiquement pas (c.-à-d. dans la plupart des cas). Comme j'ai intégré dans mon questionnaire presque toutes les phrases qui m'avaient paru intéressantes dans mes premières transcriptions des textes libres, la plupart des phrases ont été produites par plusieurs locuteurs.

3.1. Labio-dentales

Un des traits les plus caractéristiques du gascon (et le plus extravagant par rapport aux autres langues romanes) est l'existence du phonème /h/ réalisé [h]. Comme on le sait, il est issu du latin /f/. En gascon moderne le /f/ se voit réintroduit par voie de contact:

- (1) Qu' es fòrt hòrt. (< lat. FORTE)
 ENC est très fort

'Il est très fort.'

Dans cet exemple nous voyons deux manifestations de la base étymologique latine FORTE dont la première est entrée en gascon peut-être déjà en contact avec d'autres parlers occitans, avant même l'arrivée du français qui a amené une foule de mots avec /f/. Mes témoins distinguent bien l'adverbe *fòrt* 'très' de l'adjectif *hòrt* 'fort', bien que le français suggère le lien étymologique.

Pourquoi le /f/ s'est-il transformé en /h/? De toute évidence, le gascon fait preuve d'une aversion pour les consonnes labio-dentales, puisque le /v/ ne s'y trouve pas non plus (sauf dans les emprunts français de notre temps); le <v> orthographique représente le phonème /b/:

- (2) vaca [b-] 'vache'

Dans cela, il va de pair avec le basque qui lui non plus n'a pas de consonnes labio-dentales (le /f/ est pourtant entré récemment dans les emprunts). On pense donc à une interférence de substrat. Ne sachant articuler les labio-dentales, les Basques qui abandonnent leur langue pour le roman remplacent /v/ par /b~β/ et /f/ par /h/. Or, il y a un argument contre cette explication. Le basque devait déjà faire face à ce problème dans ses emprunts au latin (en général, des emprunts très anciens):¹¹

- (3) *basq.* pagu (< lat. FAGU) 'hêtre'

On se demande donc pourquoi les bilingues qui passent du basque au roman ne se servent pas de la même solution qu'en basque, et choisissent le /h/ au lieu du /p/. En effet, on ne trouve pas de /p/ issu de /f/ en gascon.

Cette argumentation contre l'explication par le substrat se base sur l'amalgame de l'idée du substrat avec celle de l'emprunt: les bilingues qui abandonnent leur langue d'origine (L_S) pour une langue cible (L_C) n'ont pas intérêt à s'orienter dans le cadre de la langue

¹¹ L'ancienneté des emprunts peut être inférée de certains traits phonologiques, dans *pagu* p. ex. le /-u/ final et la conservation du /-g-/ intervocalique, dans *bake* ('paix') le /k/ devant voyelle palatale.

abandonnée. Ils cherchent de nouvelles stratégies pour s'approprier la langue cible et pour résoudre les problèmes que celle-ci pose pour tous ceux qui ont des coutumes d'articulation différentes. Leur choix du phonème /h/ n'est pourtant pas fortuit: ils savent l'articuler, puisqu'il fait partie de l'inventaire phonologique de L_S, et il est devenu «libre», puisque, contrairement au basque, le roman ne connaît pas de /h/.

Dans les textes anciens (Luchaire 1973,II [1881]) nous trouvons toujours /f/ au lieu de /h/. Ici le <h> est utilisé étymologiquement dans des mots comme p.ex. *homi* ('homme'). Est-ce que la substitution n'a pas eu lieu avant le XVI^{ème} siècle? Le fait qu'elle n'ait pas eu lieu dans les textes écrits ne veut pas dire que les gens prononçaient encore [f]. C'est le modèle latin qui fait conserver le graphème, comme il fait conserver le *h* muet. Cette façon d'écrire ne posait pas de problème à l'époque, puisque tout /f/ latin était devenu [h]. Il n'y avait pas d'opposition entre /f/ et /h/, c.-à-d. le /h/ n'est pas encore un phonème. Ce n'est que plus tard que le gascon, entré en contact avec le languedocien et, ce qui est plus important encore, avec le français, a acquis des /f/ dans les emprunts linguistiques, ce qui nécessitait une différence dans l'écriture. C'est alors que le graphème <h> change de valeur: au lieu de désigner le *h* muet du latin, il représente le *h* aspiré du gascon (de /f/), tandis que le graphème <f> est utilisé pour les /f/ des emprunts (comme dans les nouvelles langues modèles).¹² La différenciation de /f/ et /h/ dans l'écriture a donc lieu après la *fonctionnalisation* de l'opposition. Nous allons rencontrer d'autres instances de ce phénomène plus tard. Le concept de *fonctionnalisation* (en quelque sorte un aspect de grammaticalisation) semble être très important dans le contexte des substrats.

Le phonème /h/ est un trait caractéristique de la plus grande partie de la Gascogne, c'est seulement vers la frontière extérieure (vers le languedocien) que le /f/ est conservé.

La fonctionnalisation de /h/ a eu pour conséquence que le lien étymologique entre /h/ gascon et /f/ latin a été oublié, mais quelques locuteurs bilingues identifient le /h/ gascon avec le /h/ basque, comme le prouve l'étymologie populaire du mot gascon *hòr(a)* ('là-bas (dehors)' < *foru*) qui est mis en relation avec l'adverbe démonstratif basque (de deuxième degré): *hor* ('là').

¹² En espagnol, la substitution de /h/ à /f/ n'a pas été totale. Cela explique que le graphème <h> (pour ancien /f/) fasse son apparition plus tôt qu'en gascon.

3.2. Assimilation progressive

Les langues romanes sont - pour la plupart - caractérisées par leur tendance vers l'assimilation régressive. En gascon on trouve pourtant aussi des assimilations progressives:

- (4) plandar (< *lat.* PLANTARE) 'planter'

Le basque est caractérisé par l'assimilation progressive:

- (5) *basq.* hel+tu > heldu 'arriver'

Cette assimilation affecte également les emprunts:

- (6) *basq.* kondatu 'raconter'

Le caractère étranger de l'assimilation régressive nous explique le traitement du groupe *-mp-* qui devient *-np-* en basque:

- (7) *basq.* kanpo (< *lat.* CAMPU) 'dehors'

Nous avons là un cas d'hypercorrection qui, sous l'influence romane, a disparu dans la langue parlée d'aujourd'hui, bien que l'orthographe n'y renonce pas.

En se tournant vers le roman, les Basques ont introduit l'assimilation progressive dans la nouvelle langue. Cela est confirmé par la distribution de cette variable linguistique dans l'espace: l'assimilation progressive est la règle en béarnais comme en landais méridional.

Bien que l'orthographe des textes anciens se rapproche du latin, nous y trouvons des exemples du nouveau mode d'articulation: *rende* (pour *renta*, Sauveterre 1253, Luchaire 1973,II [1881]: 51), *conde* (pour *comites*) ou *vesconde* (Oloron 1290, *op. cit.* 57, 59), corrigé plus tard (1551) en *visconte* (même document). On peut donc supposer que l'assimilation progressive a toujours existé en gascon.

Vu l'état des faits décrit ci-dessus, l'explication substratiste est très plausible. On a voulu lier ce phénomène avec l'assimilation progressive en Italie centrale et méridionale. Il faudrait donc postuler que la Gascogne a été colonisée par des Romains de ces régions, hypothèse purement spéculative qui ne trouve de soutien ni dans l'histoire extralinguistique ni dans d'autres faits langagiers (sauf peut-être dans la métathèse, *cf. infra*). Même pour ceux qui croient à cette origine de l'assimilation gasconne, le point de départ est un substrat, à savoir l'osco-ombrien, bien que l'influence de cette langue italique soit difficile à démontrer.

3.3. Voyelle prothétique

L'existence de la voyelle prothétique devant /r/ initial est un autre fait «exotique» de la phonologie du gascon:

(8) *arríder* 'rire'

Le basque connaît ce phénomène lui aussi: les mots empruntés avec /r/ initial sont soumis à la prothèse vocalique, mais la voyelle est différente:

(9) *basq. errege* 'roi'

La différence irréconciliable entre les deux voyelles prothétiques conduit à mettre en doute l'explication interférentielle. Or, les données diatopiques et diachroniques se présentent en faveur de cette explication: l'aire de la voyelle prothétique longe la frontière linguistique, et le *a-* est documenté en gascon depuis les premiers textes. Comme dans le cas du /f/, on trouve maintenant des emprunts récents sans prothèse vocalique. Nous reconnaissons donc l'image connue: documentation sporadique dans les premiers textes (à cause de l'influence latine sur la langue écrite), abondance et, enfin, déclin par cause d'influence extérieure (contact avec le français).

Il n'est même pas surprenant que les romanisants aient choisi /a/ pour voyelle prothétique. D'abord, il n'était pas question de suivre des modèles qu'offrait le basque, parce que le basque, comme langue à abandonner, ne pouvait pas servir de modèle en tant que telle. Les modèles qu'offrait la langue cible elle-même devaient avoir beaucoup plus de succès. Comme /a/ servait de préfixe dans un assez grand nombre de verbes et de substantifs, il se recommandait comme voyelle prothétique. En quelque sorte, le préfixe s'est généralisé devant /r/-initial. D'ailleurs, le choix de /e/ en basque peut s'expliquer de façon semblable, parce que /e/ est (en concurrence avec /i/) préfixe des formes infinitives.

Nous constatons de nouveau que dans le cas du substrat, il ne faut pas penser à l'emprunt, mais à l'application de stratégies d'acquisition langagière dans les contextes où le contraste entre *L_C* et *L_S* fait problème.

La voyelle prothétique se trouve déjà dans les textes anciens (Luchaire 1973,II [1881]), ce qui renforce l'explication par le substrat. Il y a de rares exceptions comme p. ex. *rende* (cf. *supra*) où il s'agit vraisemblablement d'une (hyper-) correction purement graphique, puisqu'on trouve aussi *arende* (Casteljaloux 1262, *op. cit.*).

3.4. Métathèse

Au moins dans son vocabulaire traditionnel, le gascon ne tolère pas la combinaison de *muta cum liquida* C + /r/ à l'intérieur des mots. Dans ce cas, le /r/ est anticipé par métathèse:

- (10) *craba* (< *lat.* CAPRA) 'chèvre'

Le gascon partage cette aversion avec le basque. Mais le basque traite le problème différemment dans ses emprunts; il introduit une voyelle épenthétique:

- (11) *basq. libu(r)u* (< *lat.* LIBRU) 'livre'

Les données diatopiques et diachroniques renforcent l'hypothèse de substrat: la métathèse a lieu en extrême Gascogne (en zone enclavée ou à la frontière du Pays-Basque). Elle s'est appliquée depuis les attestations anciennes (Luchaire 1973,II [1881]: 154: *craba* ('chèvre', Gabarret 1268), *crampa* ('chambre', Bigorre XIème-XIIème siècle) avec *p* hypercorrect, *crompar* ('acheter', Oloron 1290) de *comparare*), et elle ne se trouve en voie de disparition qu'à présent, où les emprunts du français ne sont plus modifiés de cette façon.

La stratégie de métathèse implique un rapprochement vers la langue cible. Elle permet des combinaisons *muta cum liquida* au moins dans des contextes où elles sont plus faciles à articuler, tandis que le basque ne va pas aussi loin: même au début des mots, l'épenthèse est appliquée, comme le montre *bihi* 'brin' (avec /h/ issu de /r/ intervocalique, cf. *infra*).

La métathèse se trouve ailleurs dans la Romania sans pourtant couvrir une aire assez contiguë pour qu'on puisse parler d'un phénomène panroman. Il est beaucoup plus probable qu'il s'agit de constellations de substrat similaires. La métathèse apparaît donc comme stratégie d'acquisition pour niveler les différentes contraintes de structure morphématique.

3.5. Chute de /n/ intervocalique

La chute de /n/ intervocalique est un autre trait du vocabulaire traditionnel du gascon:

- (12) *ua* (< *lat.* UNA) 'une'

Le phénomène se trouve déjà dans les textes anciens (Luchaire 1973,II [1881]: 129ff.: *ue*, Bayonne 1282, *bier* 'venir', Bigorre 1251).

Baldinger (1958) le considère comme une caractéristique ibérique et nous donne l'exemple correspondant du portugais:

- (13) *pg.* coroa (< *lat.* CORONA) 'couronne'

Cela n'exclut pourtant pas une influence du substrat basque, d'autant plus que le même phénomène se trouve dans des mots basques empruntés au latin:

- (14) *basq.* katea (< *lat.* CATENA) 'chaîne'

Cependant, la chute de /n/ intervocalique en basque (et peut-être par la suite en gascon) n'est pas sans problème, puisqu'il existe le phonème /n/ en basque. Mais quand il se trouve entre deux voyelles, ce phonème est souvent réalisé de façon mouillée (surtout dans des mots à plusieurs syllabes):

- (15) *basq.* ipini > ipiñi 'mettre'

Il n'existe donc pas d'opposition entre /n/ et /ɲ/, opposition grave dans les langues romanes. Probablement, dans la langue cible, le /n/ était-il perçu comme moins long que le /ɲ/ qui ressemblait fort au phonème /n~ɲ/ du substrat. Par la suite, le /n/ s'est raccourci jusqu'à sa chute intervocalique.

L'aire de ce phénomène couvre de nouveau des régions sur la frontière basco-gasconne (Landes méridionale, enclaves gasconnes au Pays-Basque et, surtout, Béarn). Comme le même développement a eu lieu en basque (mots empruntés au latin) et en gascon, il doit être plutôt ancien. La documentation le confirme (*cf. supra*).

Il reste à savoir s'il y a effectivement un lien entre gascon et portugais, en ce concerne la chute de /n/ entre voyelles. Nous y reviendrons après la discussion du rhotacisme qui lui ressemble du point de vue fonctionnel aussi bien que dans la répartition géolinguistique.

3.6. Rhotacisme de /l/

Le rhotacisme du groupe latin *LL* qui devient /r/ entre voyelles constitue un autre trait caractéristique du gascon. On verra plus loin qu'il est bien différent du rhotacisme basque. Le développement gascon aboutit à /r/ (*th* dans l'orthographe moderne, *d* dans les manuscrits anciens, *cf. Luchaire 1973,II [1881]*) en position finale (probablement en passant par /tʰ/, variante qui se trouve encore dans plusieurs parlers gascons ainsi qu'en onomastique):

- (16) (i) *garia* (< *lat. GALLINA*) 'poule'
 (ii) *bèra* (< *lat. BELLA*) 'belle'
 (iii) *bèth* (< *lat. BELLU*, après chute du *U*) 'beau'

Une étape intermédiaire de ce développement n'est pas à exclure: le passage de *LL* (vraisemblablement [ʎ]) à [d] cacuminal. Il expliquerait mieux le /ʎ/ en position finale. D'un point de vue fonctionnel il est plus que probable qu'une aproximante renforcée ([ʎ] au lieu de [l]) se ferme en occlusive. L'existence du son cacuminal dans les régions conservatrices de la *Romania* (Sardaigne, Italie du Sud) nous fait supposer qu'il s'agit là d'un développement ancien qui avait lieu avant même la transition au roman dans l'aire qui nous intéresse. Ceux qui passent du basque au roman remplacent le [d] cacuminal - inexistant en basque - par [r].

Ce qui a été dit pour le développement de /n/ vaut également pour /ʎ/: il existe le phonème /ʎ/ en basque, mais quand il se trouve entre deux voyelles, ce phonème est souvent réalisé de façon mouillée (surtout dans des mots à plusieurs syllabes), c.-à-d. [ʎ̃], écrit <ll>:

- (17) *basq. ibilli* [iβiʎ̃i] ou *ibili* [iβili] 'aller'

Il manque donc l'opposition /ʎ/ - /ʎ̃/ en basque. Cela ne pose pourtant pas de grands problèmes pour l'intégration des mots latins, parce que le locuteur peut recourir à une correspondance de /r/ et /ʎ/ qui existe déjà à l'intérieur de la langue même (cf. *euskal* ~ *euskara* 'basque'). /ʎ/ passe donc à /r/:

- (18) *basq. gura* (< *lat. gula*) 'gorge'

Or, ce rhotacisme se distingue de ce que nous connaissons du gascon, où c'est *LL* et non pas *L* qui est affecté. Mais nous savons déjà que les Basques qui apprennent le gascon pour abandonner leur langue ne s'appuient pas sur les modèles de celle-ci. Ils cherchent à résoudre leur problème d'articulation à l'intérieur de la langue cible. Cependant, ils pourraient se servir des affinités entre /ʎ/ et /r/ pour lesquelles ils sont sensibilisés par leur langue d'origine. Changer tous les *L* en /r/ serait toutefois impossible à cause de la fréquence des deux phonèmes et du grand nombre d'homonymies qui en résulteraient. Une modification de *LL*, phonème beaucoup moins fréquent, s'impose davantage. Si on prend en considération la tendance vers une réalisation cacuminale [d], le changement en /r/ s'explique facilement par son affinité articulatoire.

En rapprochant le gascon de la *Romania iberica*, Baldinger (1958) met le rhotacisme gascon en relation avec la chute de /ʎ/ en position intervocalique qu'on observe en galégo-portugais:

(19) *gal.-pg.* voar (< *lat.* VOLARE) 'voler'

Le tableau 3 confronte les différents développements:

Tab. 3:

<i>gasc.</i>	$V_{LLV} > r; V_{NV} > 0$
<i>basq.</i> emprunts latins	$V_{LV} > r; V_{NV} > 0$
<i>basq.</i> vocabulaire autochtone	oppositions: $ni /l/ \sim /ll/$ $ni /n/ \sim /nn/$ $ni /l/ \sim /k/$ $ni /n/ \sim /p/$
<i>gal.-pg.</i>	$V_{LV} > 0, V_{LLV} > l; V_{NV} > 0, V_{NNV} > n$

La question est maintenant de savoir si les développements sont liés. En ce qui concerne le /n/ intervocalique cette idée s'impose. Mais l'argumentation précédente nous permet aussi d'y voir des développements séparés, avec le seul point commun que le substrat du galégo-portugais (tout comme le basque) ne distinguait pas les géminées /ll/ et /nn/ de leurs occurrences simples. C'est surtout le traitement de *L* et *LL* qui favorise cette dernière explication.

3.7. Chute du /r/ intervocalique

Le basque navarrais et souletin est caractérisé par la chute du /r/ simple entre voyelles:

(20) *basq.* e(r)e 'aussi'

Dans les enclaves gasconnes au Pays-Basque et près de la frontière linguistique en Gascongne, le gascon régional connaît le même phénomène au moins entre voyelles homorganes:

(21) *ada(r)a* 'maintenant'

Comme le phénomène ne se trouve pas attesté dans les documents anciens¹³ (contrairement au basque), il s'agit sans doute d'une innovation récente. On pense à deux explications différentes:

a) Comme le basque a de nouveau gagné du prestige par rapport au gascon, celui-ci a récemment imité la prononciation basque. Il s'agit donc d'un emprunt, et non pas d'une

¹³ La forme *aspone* (de *respond(e)re*) dans un texte gascon de Soule (1252, Luchaire 1973, II [1881]) s'explique mieux de la façon suivante: *respondre* > *arrespondre* > *arspondre* > *aspondre* > *aspone*. Le même texte donne *cos* et *coos* au lieu de *cors* (pour *corpus*), le groupe <oo> fait penser à la chute de /r/.

interférence de substrat. Bien qu'une telle explication ne puisse être exclue, elle n'est pas très plausible, puisque les emprunts au basque sont extrêmement rares, même aujourd'hui. En outre, la chute de /r/ intervocalique est considérée en basque aussi comme phénomène dialectal, donc sans aucun prestige.

b) Il s'agit néanmoins d'une interférence de substrat dans un nouveau contexte de contraste linguistique. Sous l'influence du français l'articulation apicale de /r/ et /r/ à été abandonnée au profit de sa réalisation uvulaire. Par la suite, la distinction de /r/ et /r/ (<r> et <rr>) a fait problème, ce qui a mené à la chute du /r/ raccourci.

4. Problèmes lexicaux

La distinction entre emprunt et interférence de substrat explique pourquoi cette dernière ne se manifeste guère dans le lexique de la langue cible. Ceux qui abandonnent leur langue d'origine au profit d'une nouvelle langue n'ont aucun intérêt à garder des éléments de la première. Il y a pourtant des cas où la nouvelle langue n'offre pas d'unité lexicale pour un concept de la langue d'origine. Dans le cas où les locuteurs ne peuvent pas résoudre le problème dans la langue cible (cas extrêmement rare), un lexème de substrat peut se voir conservé dans cette dernière. C'est ainsi que quelques noms de plante et de nombreux toponymes (le vocabulaire pyrénéen) ont survécu à plusieurs «générations» de langues disparues.

Le vocabulaire de substrat du gascon a été traité ailleurs (cf. Rohlf 1970). Il reste seulement à ajouter que quelques traditions folkloriques considérées comme basques font survivre des mots basques comme *pilota* ou *pelota*, *talo* ('crêpe basque', appelée aussi: *mata-hami* 'tue-faim' dans les deux langues), *zikiroa* ('méchoui' en français contemporain).

5. Morphosyntaxe

En ce qui concerne la morphologie et plus spécifiquement, la morphologie nominale, nous rencontrons en gascon, comme dans toutes les langues romanes, un système assez simple (surtout par rapport au basque).

Dans ce qui suit nous allons discuter quelques cas de conservation pour voir ensuite pourquoi le penchant vers la réduction est la règle dans une situation de changement linguistique par substrat.

5.1. Morphologie verbale conservatrice

La morphologie verbale fait preuve d'un penchant conservateur. Quand il y a conservation dans un scénario de substrat, il s'agit du maintien de certaines catégories qui coïncident dans la langue cible et la langue de substrat. Mais plus généralement, la morphologie de la langue cible se réduit. Cela s'explique par le fait que la langue cible doit être acquise par ceux qui abandonnent leur langue d'origine (la langue de substrat), sans que celle-là soit suffisamment accessible à ces locuteurs. Dans de telles situations (qu'on rencontre souvent dans l'acquisition des langues étrangères), une réduction morphologique est inévitable, même si la langue de substrat dispose elle aussi d'une morphologie assez complexe.

Contrairement à ce que prédirait «la morphologie naturelle», la conservation a lieu dans des catégories marquées, notamment en ce qui concerne la distinction entre le futur du passé subjonctif (*cantèri* etc.) et le conditionnel (*cantari* etc.). Ces catégories ont un contenu sémantique plus précis (moins abstrait) et peuvent être identifiées avec des catégories de la langue de substrat (p.ex. le futur du passé *kantatuko nuen* etc. et le conditionnel *kanta(tu) nuke(en)* etc.), par conséquent elles s'apprennent plus facilement. Il s'agit là du phénomène de l'identification par traduction qui joue un rôle important dans tous les contacts de langues (Haase 1992: 165-174).

Le manque de conservation n'équivaut pas à une morphosyntaxe simple, puisque, en même temps, l'acquisition de la langue cible a pour conséquence un grand nombre d'innovations dont il sera question dans ce qui suit (surtout 6.).

5.2. Temps composés

Dans le gascon contemporain quelques locuteurs préfèrent les temps composés aux temps simples (cf. le texte de Mme Etchéverry en annexe, où elle n'emploie pas une forme du passé simple). Bien que les vieux se servent encore davantage des temps simples, la prolifération des temps composés commence déjà au XIII^e siècle ou plus tôt encore. Ainsi, dans le texte d'Orthez de 1246 (première partie comme elle se trouve dans Luchaire 1973,II [1881]: 47f.), le passé perfectif est toujours marqué par une forme composée. A la différence des textes modernes, on peut expliquer cet usage par l'actualité d'un passé dans un acte comme le contrat d'Orthez.

5.3. Démonstratifs

Comme beaucoup de langues romanes, le gascon possède un système démonstratif à trois degrés: les démonstratifs de la première personne (ce qu'on appelle *proximal* selon la terminologie anglaise) indiquent la proximité par rapport au locuteur, ceux de la deuxième personne (*médial*) indiquent la proximité par rapport au destinataire et ceux de la troisième personne (*distal*) signalent l'éloignement de la situation discursive. Le système démonstratif comprend également les adverbes locaux à valeur déictique (adverbes démonstratifs). Même si formellement tous ces pronoms et adverbes romans se distinguent des pronoms (et adverbes) latins qui leur correspondent, ils peuvent être considérés comme fonctionnellement identiques.

Tab. 4a): démonstratifs et adverbes de lieu gascons
(grammaire normative et textes anciens)

DEM ₁	DEM ₂	DEM ₃
aqueste,a	aqueth, aquera; aquò	aceth,acera;a(i)çò ¹⁴
'celui/celle-ci'	'celui/celle-là; cela'	'... là-bas'
a(i)ci ¹⁵	aquí	acerà
'ici'	'là'	'là-bas'

Le basque aussi dispose d'un système à trois degrés:

Tab. 4b): démonstratifs et adverbes de lieu basques

DEM ₁	DEM ₂	DEM ₃
hau (hon-)	hori (horr-)	hura (har-)
'celui/celle-ci'	'celui/celle-là'	'celui/celle là-bas'
hemen	hor	han
'ici'	'là'	'là-bas'

On s'attendrait donc à ce que le gascon limitrophe eût gardé les mêmes oppositions que le basque. Ce n'est pourtant pas le cas. Le béarnais limitrophe et le souletin ont perdu le

¹⁴ *aceth* ne se trouve pas dans Luchaire 1973,II [1881].

¹⁵ Luchaire 1973,II [1881]: 131 le traduit par 'ainsi', ce qui serait *atal*.

démonstratif de la troisième personne, tout en gardant l'adverbe correspondant; le landais méridional a perdu tout le troisième degré:

Tab. 5: Démonstratifs (DEM) et adverbes locaux (LOC) en gascon limitrophe:

	Landes méridionales			Béarn / Soule		
	1	2	3	1	2	3
DEM	+	+	-	+	+	-
LOC	+	+	-	+	+	+

Cela nous montre de nouveau que dans un scénario de substrat, on ne rencontre pas seulement une identité fonctionnelle entre les systèmes L_C et L_S . On s'en doute si on se souvient que dans ce scénario, les locuteurs de L_S abandonnent cette langue et n'ont intérêt à rien en garder. Quand on demande aux derniers bilingues comment ils traduisent les trois degrés basques en gascon, ils identifient le troisième degré basque (*han*) avec le deuxième degré gascon (*aquí*) et, quand on insiste, ils donnent comme troisième degré la forme *hor(a)*. Ils expliquent que le basque *hor* a donné *hor(a)* en gascon. Il s'agit là d'une sorte d'étymologie populaire, puisque ce dernier est issu du latin FORIS.

5.4. Position du pronom locatif

Le dédoublement du pronom locatif est un trait assez caractéristique du parler de mes témoins :

- (22) (i) que n' i a 'il y en a...'
ENC PRON LOC avoir.PRS.3S
- > (ii) qu'i n'i a 'il y en a...'

Ce phénomène peut être un reflet de la position assez libre de tous les pronoms atones dans les textes anciens; il s'agit là d'une liberté que le gascon a perdue aujourd'hui:

- (23) E dam uos e asignam uos mil s.
et donner 2P et assigner 2P mille sou
1P.PRS 1P.PRS

(Sauveterre 1253, Luchaire 1973, II [1881]: 51f.)

'Et nous vous donnons et vous assignons mille sous.'

L'exemple suivant montre l'ordre attendu aujourd'hui:

- (24) ... prometem ... queus siam bon seynhor (ib.)
 promettre SUB:2P être.SBJ
 1P.PRS 1P.PRS bon seigneur

'Nous promettons que nous vous soyons un bon seigneur.'

Dans cet exemple le pronom prend la conjonction *que* comme appui. Il est enclitique et, en se réduisant phonologiquement, il forme une unité avec celle-ci. Même si dans l'exemple précédent la réduction du pronom n'a pas lieu, il s'agit sans doute aussi d'une enclise: le pronom atone s'appuie sur la syllabe accentuée qui le précède. Nous ne trouvons des pronoms atones qu'après des syllabes tonique. Dans l'exemple suivant, la position de pronom atone *ac* (neutre) derrière le verbe initial et oxyton s'explique donc par cet effet prosodique:

- | | | | | | | |
|------|--------|----|-------|-----|----------------------|-------|
| (25) | Auem | ac | iurad | nos | n'Arnau Guylem | (ib.) |
| | avoir | PR | juré | 1P | (nom avec particule) | |
| | 1P.PRS | | PCP | | | |

'Nous l'avons juré, nous Sire Arnau Guylem.'

Nous allons voir dans la section suivante (6.) que l'enclise des pronoms atones entraîne en quelque sorte l'apparition des énonciatifs. Le dédoublement des pronoms est un dernier vestige de la liberté positionnelle d'antan. La position des pronoms ne reste assez libre qu'avec les infinitifs. Le pronom peut se trouver devant le verbe conjugué, comme dans l'exemple suivant:

- (26) Lo car que ns' a vincut shercar.
ART.M car ENC 1P avoir venu.PCP chercher
3S.PRS

'Le car est venu nous chercher.'

La grammaire normative permet aussi la position du pronom atone derrière l'infinitif. Dans la langue parlée, il se trouve plutôt devant l'infinitif (selon le modèle français):

- (27) N' am pas podut ns' asséder.
NEG avoir NEG pu.PCP 1P asseoir
 1P.PRS

'Nous n'ayons pas pu nous asseoir.'

Le dédoublement des éléments pronominaux (et une certaine liberté dans leur ordre) se trouve également en basque. Dans l'exemple suivant (de la langue parlée d'aujourd'hui),

nous avons affaire à un double marquage du même pluriel (3ème personne à l'absolutif):¹⁶

- (28) *basq.* ba-la-z-ki-ke-tz 'er wüßte sie'
 ENC-3-P-savoir-POT-P

Il semble que l'apparition d'un élément significatif (ici le pluriel) soit renforcée par le dédoublement. Dans le même sens, on comprend l'harmonie vocalique dans la paire suivante (basque bas-navarrais et souletin):

- (29) (i) *basq.* nüzü
 ITR.PRS.1S.ALLOC.2S
 (ii) *basq.* nizi
 TR.PRS.1S<3S.ALLOC.2S

Ici la différence entre l'intransitif (i) et transitif (ii) est marquée par ce que Schuchardt (1893) appelle «Zielzeichen», 'signe du cible' (-i-) qui se trouve dédoublé (*nizi* au lieu de **nizü*). Il est préférable de parler d'un dédoublement de marquage, puisque l'on ne trouve pas d'harmonisation vocalique qui soit systématique au moins dans la conjugaison de l'auxiliaire.

6. Énonciatif

Le trait le plus caractéristique du gascon est son système d'énonciatifs. Il s'agit de particules préverbaux qui se trouvent dans presque toutes les phrases (pour les exceptions, cf. *infra*), comme dans l'exemple suivant:

- (30) La Marie que cantava.
 ART ENC chanter.IPF
 F 3S

'Marie chantait.'

Sur la fonction et la genèse de ces particules, il existe plusieurs travaux (cf. bibliographie) de différents fonds théoriques.¹⁷

¹⁶ Schuchardt (1893) donne des listes d'exemples pour des variétés plus anciennes du basque (surtout en ce qui concerne la position des éléments datifs).

¹⁷ Il y manque encore l'étude de l'énonciatif du point de vue génératif. Selon Jürgen Meisel de l'Université de Hambourg, la question se pose de savoir s'il s'agit, dans cette approche, d'un COMP(lementizer) réalisé dans des contextes où d'autres langues ne l'ont pas, ou s'il fait partie de la catégorie INFL(exion). Il n'est pas exclu qu'une analyse générative du gascon renforce l'hypothèse que les deux catégories n'en font en fait qu'une.

Comme l'énonciatif est un «gasconisme» par excellence, on se demande si le substrat basque n'a pas joué un rôle dans sa genèse. Le basque, lui aussi, dispose d'une catégorie qu'on appelle «énonciatif». Mais le fait qu'une catégorie dans une langue porte le même nom qu'une catégorie dans une autre langue ne signifie pas que ces catégories soient fonctionnellement identiques. Ce qu'il faut faire est donc une comparaison fonctionnelle entre les deux langues.

Une explication substratiste est soutenue par l'évidence diatopique: l'aire de l'énonciatif est limitrophe au Pays-Basque, et l'isoglosse s'étend parallèlement à la frontière basco-gasconne (cf. cartes de Pilawa 1990: 43,45 sur la base de l'ALG, cf. annexe).

Dans les textes anciens (Luchaire 1973,II [1881]) nous ne rencontrons pas d'énonciatif. L'emploi de l'énonciatif en ancien gascon est au moins rare (Rohlf 1977: 206). Il ne s'établit qu'au XVI^{ème} siècle (*ib.*). Est-il donc explicable par le substrat? Nous allons faire une analyse contrastive des deux énonciatifs dans ce qui suit. Cette analyse nous montrera comment le substrat peut avoir influencé le gascon. Le décalage chronologique s'explique par la *fonctionnalisation* tardive de la construction: Tant que la construction ne reste qu'une variante libre¹⁸ de la langue parlée, il ne se manifeste pas dans nos textes, mais après avoir *fonctionnalisée*, elle apparaît aussi dans la langue écrite. Il s'agit donc du même phénomène que celui constaté pour le /h/ en phonologie. N'oublions pas qu'au XVI^{ème} siècle, le gascon béarnais a connu un nouvel élan, ce qui devait avoir eu pour conséquence une transition plus forte du basque au gascon, d'où le renforcement des interférences.

6.1. Énonciatif basque

Quand le premier élément de la phrase est un verbe conjugué, celui-ci doit être précédé de l'énonciatif:

- | | | | | | | |
|------|--------------|--------|---|-------|----------|----------------|
| (31) | Ba-nago | hemen. | - | Hemen | nago. | 'Je suis ici.' |
| | ENC-être.PRS | ici | | ici | être.PRS | |
| | 1S | | | | 1S | |

Quand le verbe ne se trouve pas en tête de la phrase, l'énonciatif n'est pas employé, sauf dans la protase conditionnelle, c'est pourquoi le préfixe *ba-* est parfois considéré comme équivalent de la conjonction conditionnelle *si*:

- | | | |
|------|-----------------|---------------------|
| (32) | Hemen banago... | 'Si je suis ici...' |
|------|-----------------|---------------------|

¹⁸ Mon collègue Siegfried Kanngießer de l'Université d'Osnabrück parlerait d'«*alternatives*» ou «*alternantes*» (mot formé sur la base de *variante*).

D'autre part, une phrase impérative est caractérisée par l'antéposition du verbe conjugué sans qu'il soit précédé par *ba-*:¹⁹

- (33) Hago hemen. 'Reste ici!'
 être.PRS ici
 2S

Pour expliquer la fonction de l'énonciatif, nous allons parler brièvement de l'ordre des mots en basque:

Dans la phrase suivante nous avons trois syntagmes nominaux. Bien que l'ordre intérieur des syntagmes ne soit guère variable,²⁰ l'ordre des syntagmes entre eux est libre, c.-à-d. il dépend entièrement de facteurs pragmatiques (*scrambling*). La règle pragmatique la plus importante est que la position focale de la phrase se trouve directement devant le verbe conjugué. Dans l'exemple suivant, l'élément le plus important est donc le syntagme *apezpiku batzu* (exemple d'après Lafitte 1979: 46, modifié à fin illustrative):

- (34) Aita saindu-a-k bi erresum-eri apezpiku batzu
 père saint-IDV-ERG 2 État-DAT.P évêque quelque
 d-a-z-kar-kie.
 3-PRS-P-porter-DAT.3P

'Le pape emmène quelques évêques aux deux États.'

Si l'on demande p.ex. qui emmène quelques évêques aux deux États, si donc 'le pape' est mis en relief, il devrait être positionné directement devant le verbe, avec les autres éléments placés autour.

Quand la position focale reste vide, c.-à-d. quand le verbe conjugué se trouve en tête de la phrase, il faut remplir cette position par l'énonciatif. Celui-ci est donc un *ersatz* focal. La structure focale de la phrase basque est visualisée dans le schéma suivant:

- (35) (i) <FOCUS> V (V = verbe conjugué)
 (ii) ba- V

Le schéma (ii) (antéposition du verbe, position focale remplie par *ba-*) est typique pour des *phrases thétiqes*; à la différence des phrases catégoriques, dans celles-là la structure informative n'est pas bipartite, elles ne consistent pas en un thème auquel une

¹⁹ Comme les verbes synthétiques n'ont pas de forme propre pour l'impératif, l'omission de *ba-* avec l'antéposition verbale fonctionne donc comme marquage syntaxique de ce mode.

²⁰ Tout syntagme est fléchi en tant que groupe, c.-à-d. les éléments flexifs ne se trouvent qu'à la fin du syntagme (flexion par groupe).

nouvelle information est ajoutée et mise en relief.²¹ Tout le contenu de la phrase constitue la nouvelle information. Il s'agit souvent de phrases de présentation, p.ex. au début d'un conte:

- (36) Ba-zen herri bat...
 ENC-être village un

'Il était (une fois) un village...'

L'énonciatif dans les protases conditionnelles s'explique de la même façon: dans des conditionnelles, la protase en tant que telle se trouve mise en relief, et non pas certains de ses éléments. Le caractère thétiq ue de cette phrase est donc signalé par l'énonciatif préverbal. Dans le cas de l'impératif, l'opposition entre thétiq ue et catégorique ne joue plus aucun rôle; cela explique l'antéposition du verbe conjugué sans énonciatif précédent.

6.2. Énonciatif gascon

En ce qui concerne le gascon, on nomme énonciatifs les particules préverbales *que* et *e* (pour la particule négatif *ne* ou *non* - selon les dialectes - voir plus tard). Quelques auteurs²² y incluent *be* et *ja* (*je*) qui ont pourtant une distribution plus libre (il peuvent apparaître ailleurs dans la phrase). Pour ceux-ci, je préfère les distinguer des énonciatifs sous le nom de *particules adverbiales*. Pour des raisons phoniques l'énonciatif *e* est régulièrement éli dé après ces particules.

Dans ce qui suit nous allons analyser la fonction de l'énonciatif en gascon. A la différence de Pilawa (1990) nous nous concentrons sur la langue parlée et non pas sur la langue écrite.

En gascon landais et béarnais, le verbe des principales et des subordonnées complétives est normalement précédé de l'énonciatif *que*:

²¹ Ulrich (1985) et Sasse (1987) soulignent l'importance de cette distinction dans un grand nombre de langues.

²² Bouzet (1951), Joly (1976), Field (1985) et Pilawa (1990). Ce dernier se concentre pourtant sur l'analyse des énonciatifs *que* et *e*. Joly (1976) et Field (1985) tiennent beaucoup à intégrer *be* et *ja* dans leur argumentation. Ils ne voient pas la liberté de position de ces particules, ni la possibilité de les combiner avec les énonciatifs *que* et *e*.

- (37) Lo Jan que disè que la Marie que cantava.
 ART ENC dire.IPF SUB ART ENC chanter.IPF
 M 3S F 3S

'Jean disait que Marie chantait.'

Dans des questions et d'autres subordonnées, on trouve aussi l'énonciatif *e*. Dans certaines circonstances aucun énonciatif n'est employé. Le tableau suivant résume les conditions d'emploi des énonciatifs dont les détails seront discutés par la suite:

Tab. 6: Emploi de l'énonciatif gascon avec verbe fini

<i>e</i> à la place de <i>que</i>	sans énonciatif
Questions (mais <i>que</i> si 'oui' est attendu)	immédiatement après conjonctions, pronoms interrogatifs, relatifs
conditionnelles	impératif
subordonnées modales, temporelles	avec négation
relatives	parenthèse

6.3. Manque d'énonciatif en gascon

Dans certaines circonstances l'énonciatif manque totalement:

6.3.1. Après conjonctions, pronoms interrogatifs ou relatifs

L'énonciatif n'est pas employé directement après la conjonction complétive *que*. Il n'y a donc pas de double *que*:

- (38) Lo Jan que disè que cantava.
 ART ENC dire.IPF SUB chanter.IPF
 M 3S 3S

'Jean disait qu'il / qu'elle chantait.'

Cela s'explique peut-être par des raisons euphoniques. Dans la phrase suivante l'énonciatif apparaîtrait, si le groupe verbal (verbe + pronoms atones) était éloigné de la conjonction par n'importe quel autre mot. L'hypothèse euphonique devient moins probable, quand on considère que l'énonciatif (*e* dont il sera question plus tard encore) n'apparaît pas, lui non plus, directement après le pronom interrogatif *qui*:

- (39) Qui tornava l' aso?
 qui tourner ART âne
 IPF.1S

'Qui rendait l'âne.'

De même en ce qui concerne le pronom relatif:

- (40) (i) Lo qui tribalhi doman ...
 ART REL travailler.PRS demain
 M 3S.SBJ

Mais, quand le verbe et ses pronoms atones sont éloignés du pronom relatif, l'énonciatif se voit inséré dans la phrase:

- (ii) Lo qui doman e tribalhi ...
 ART REL demain ENC travailler.PRS
 M 3S.SBJ

'Celui qui travaillera demain, [sera récompensé].

Les pronoms interrogatifs peuvent être utilisés comme connecteurs syntaxiques, ainsi que les conjonctions et les pronoms relatifs (issus de pronoms interrogatifs). On peut donc constater comme règle générale: l'énonciatif ne peut apparaître que quand le verbe conjugué (précédé éventuellement de pronoms atones) ne suit pas immédiatement un élément connecteur (pronoms interrogatifs et relatifs, conjonctions).

6.3.2. Impératif

L'énonciatif n'est pas employé dans les phrases impératives:

- (41) Demanda --li! 'Demande-lui!'
 demander 3S.DAT

Nous avons là une coïncidence avec les énonciatifs basques.

6.3.3. Négation

L'énonciatif n'est pas employé avec la négation, comme le montre la deuxième partie de l'exemple suivant:

- (42) (i) Qu' èi vist Paul uèi.
 ENC avoir.PRS vu aujourd'hui
 1S PCP

'J'ai vu Paul aujourd'hui.'

- (ii) N' èi pas vist la soa autò.
 NEG avoir.PRS NEG vu ART POSS voiture
 1S PCP F 3S.F

'Je n'ai pas vu sa voiture.'

La première partie de la négation discontinue du gascon, la particule *ne* ou *non* occupe exactement le même lieu dans la phrase que l'énonciatif dans les phrases affirmatives.²³ Ce fait est un indice pour calculer la particule préverbale de la négation parmi les énonciatifs, d'autant plus qu'elle est obligatoire en gascon (comme les énonciatifs), tandis qu'elle a disparu des autres variétés occitanes (et pratiquement du français parlé).

6.3.4. Parenthèses

L'énonciatif n'est pas utilisé dans les parenthèses, souvent insérées dans le discours parlé:

(43) ..., sabetz, ... 'vous savez'
savoir.PRS.2P

(44) ..., pensi, ... 'je pense'
penser.PRS.1S

Ces parenthèses ont un pendant dans la littérature: il s'agit des indications scéniques dans une pièce de théâtre dont il sera question sous 6.6.

6.4. *e* à la place de *que*

Dans certaines conditions un autre énonciatif est employé au lieu de *que*. Il s'agit de la particule *e*. Ajoutons tout de suite que cette particule est souvent élidée en contact avec une autre voyelle (en particulier *e* et *a*). Dans mon questionnaire, j'ai donc préféré des phrases où cette élision n'a pas lieu. Les exemples de cette section n'ont de variante sans énonciatif que pour des raisons phoniques; à la différence de la langue écrite d'ailleurs, où *e* et *zé* alternent plus souvent (v. Pilawa 1990).

6.4.1. Questions

Quand le groupe verbal ne suit pas immédiatement le pronom interrogatif, les questions contiennent l'énonciatif *e* en position préverbale (c.-à-d. devant les pronoms atones):

(45) Quant de cèp-s e i a augan?
combien de champignon-P ENC LOC avoir.PRS cette_année
3S

'Combien de champignons y a-t-il cette année?'

²³ Dans une aire assez restreinte entre Bagnères-de-Luchon et Carbone (cf. ALG 2392), on emploie l'énonciatif *que* avec la négation (Pilawa 1990: 45). Cet emploi est pourtant rare (Pilawa 1990: 48). Nous croyons qu'il s'agit d'un phénomène marginal, négligeable pour le présent propos.

Il n'y a pas d'énonciatif quand le pronom interrogatif se trouve directement devant le verbe:

- (46) Quant i a de cèp-s?
 combien LOC avoir.PRS de champignon-P
 3S

'Combien y a-t-il de champignons?'

Dans les questions sans pronom interrogatif, le locuteur a le choix entre *e* et *que*. Il emploie *que* quand il attend une réponse affirmative (ii); par contre, quand on emploie *que*, la réponse peut être soit affirmative soit négative (i):

- (47) (i) E vòs vin? 'Veux-tu du vin?'
 ENC vouloir.PRS vin
 2S
 (ii) Que vòs vin? 'Tu veux du vin?'
 ENC vouloir.PRS vin
 2S
 (iii) Que voi vin! 'Je veux du vin!'
 ENC vouloir.PRS vin
 1S

Formellement et fonctionnellement, la question à réponse affirmative ressemble à l'affirmation même (iii).

6.4.2. Constructions conditionnelles

Dans les constructions conditionnelles l'énonciatif *e* est employé quand le groupe verbal (verbe + pronoms atones) ne suit pas immédiatement la conjonction. L'énonciatif *que* est en tout cas exclu:

- (48) Se [/si] lo Paul e disè la vertat!
 SUB ART ENC dire.IPF ART vérité
 M 3S F

'Si Paul disait [seulement] la vérité!'

6.4.3. Subordonnées temporelles et modales

Nous observons le même emploi pour les subordonnées temporelles et modales:

- (49) Quan lo Jan e reentra de l' escòla, ...
 quand ART ENC rentrer de ART école
 PRS.3S

'Quand Jean rentre de l'école, ...'

- (53)
- | | | | | | | |
|------------|------------------------|---------------|-----|-----------------|----------------|--------|
| Non
NEG | pensi
penser.PRS.1S | pas...
NEG | | | | |
| ... | que | Paul | que | vi[nd]rà | visitar | doman. |
| | SUB | | ENC | venir.FUT
3S | visiter
INF | demain |

'Je ne pense pas que Paul vienne nous visiter demain.'

Après les verbes exprimant une crainte le subjonctif est obligatoire, mais la complétive contient néanmoins l'énonciatif *que*:

- (54) Que cranhi... / Qu' èi pòur...
ENC craindre.PRS.1S ENC avoir.PRS.1S peur
... que Paul que vinga visitar doman.
SUB ENC venir.PRS visiter demain
SBJ.3S INF

'Je crains que Paul ne vienne nous visiter demain.'

Nous voyons que la fonction modalisatrice des énonciatifs n'apparaît pas dans ces exemples. Il s'agit d'un effet concomitant, limité à des circonstances évoquées plus haut.

Selon Pilawa (1990), la fonction modalisatrice joue un rôle plus important dans la langue écrite d'aujourd'hui. On peut expliquer cette fonctionnalisation de l'énonciatif par les besoins spécifiques de ce mode d'articulation.

6.6. Phrases thétiqes

Le seul cas où l'emploi de l'énonciatif est facultatif se présente dans les phrases théti-ques. Nous avons vu des exemples pour de telles phrases (du type «il était une fois...») déjà en basque:

- (55) (Qu') i a ua ora 'Il y a une heure.'
ENC LOC avoir.PRS un heure
3S F

L'exemple précédent peut être interprété aussi bien comme un syntagme adverbial dans lequel l'omission de l'énonciatif ne surprendrait guère. L'exemple suivant est plus clair dans ce respect:

- (56) (Qu') i a shic de monde 'Il y a peu de monde.'
ENC LOC avoir.PRS peu de Welt
3S

explicite l'opposition entre *thétique* et *catégorique*, mais insiste surtout sur la fonction qu'a l'énonciatif de marquer l'identité du premier actant.²⁵

L'énonciatif *e* est employé dans les contextes où l'opposition *thétique* / *catégorique* passe au second plan: les subordonnées temporelles, modales et conditionnelles prennent une place dans la structure informative de la principale, leur structure intérieure est moins importante. On peut les caractériser comme légèrement catégoriques. Dans le cas des questions, il ne s'agit pas non plus d'un ajout de nouvelle information sur le pivot de l'information établie, bien que leur structure soit bipartite. On peut les qualifier aussi de légèrement catégoriques.

Le tableau suivant résume la corrélation entre la structure informative et l'emploi des énonciatifs en gascon et basque:

Tab. 7:

proposition	gascon	basque
catégorique	que	<i>sans focus</i> : ba
peu catégorique	e	ba, bait, <i>interrog.</i> : al
thétique	0	ba (<i>impératif</i> : 0)

Nous voyons que l'emploi des particules dites énonciatives est inversé dans les deux langues. Il est donc illicite de les identifier, même si elles sont employées dans le même domaine fonctionnel. Le *ba-* basque remplit la place de l'élément focal dans les phrases thétiques, tandis que le *que* gascon (et le *e* dans certaines conditions) établit le lien entre le pivot et l'information ajoutée, c.-à-d. la relation catégorique.

Du point de vue typologique, on peut dire que le basque a une *orientation focale*, tandis que le gascon est caractérisé par la *prominence du sujet* (pour ce terme, cf. Sasse 1982).

Le schéma suivant représente la structure basque. Le verbe conjugué qui contient les reflets pronominaux (ergatif, absolutif et datif) est précédé soit par l'élément focal soit par la particule *ba-* quand il n'y a pas de focus. On peut considérer le verbe conjugué comme groupe flexionnel (*inflectional phrase*, IP).

²⁵ Cela s'explique par sa perspective: l'étude de Raible (1992) porte sur la connexion des phrases, ce qu'il appelle «jonction».

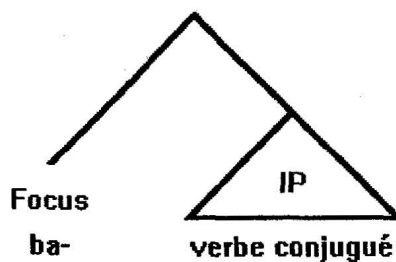


Fig. 1

Dans la phrase gasconne le lien entre le groupe flexionnel (essentiellement le verbe avec les pronoms enclitiques) et son antécédent (sujet ou adverbe) est établi par l'énonciatif. Quand on compare les deux schéma (Fig. 1 et 2), la ressemblance structurale devient évidente.

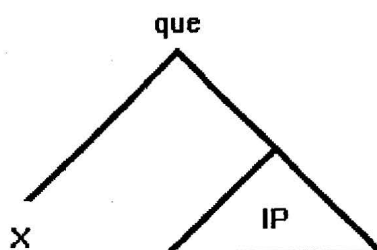


Fig. 2

La structure de la phrase thétique en gascon peut être illustrée par le schéma suivant. Le groupe flexionnel n'a pas d'antécédent et par conséquent il n'y a pas d'énonciatif.

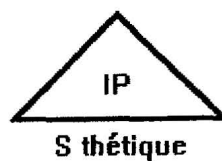


Fig. 3

La subordination représente un cas spécial. Le lien entre la phrase principale est la subordonnée est établi par une conjonction (subordonateur, SUB). La structuration informationnelle (thème, focus etc.) a lieu dans la principale tandis que celle de la subordonnée passe au second plan. C'est ce que j'appelle «moins (ou peu) catégorique» (indiqué par la ligne interrompue dans le diagramme suivant). L'énonciatif *e* est utilisé.

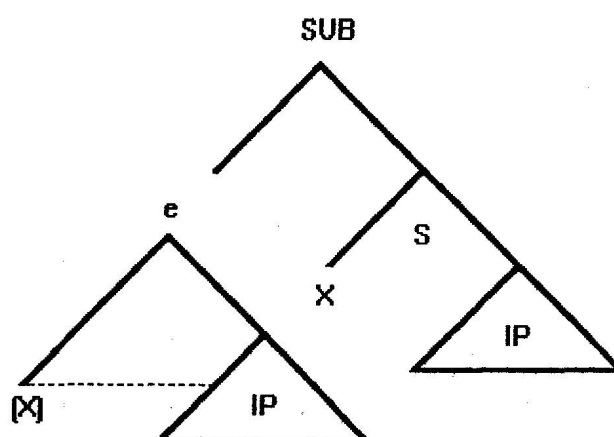


Fig. 4

6.7. Origine de l'énonciatif, diachronie

6.7.1. *que*

Rohlf's (1977: 206) cherche l'origine du *que* énonciatif dans la conjonction *que*. Pour expliquer la fonction de la conjonction, il donne des paraphrases comme *certainement que*. D'après ce que nous avons vu ci-dessus, l'origine conjonctionnelle du *que* énonciatif est fort plausible, mais il n'est pas prouvé qu'il s'agisse d'un raccourcissement d'une tournure adverbiale comme *certainement que* ou *bien sûr que*. On peut y voir tout simplement une structure de liaison comme dans les relatives: le sujet (c.-à-d. le pivot d'une phrase catégorique) est lié à la prédication (la nouvelle information dans la phrase catégorique). Le *que* énonciatif peut donc être considéré comme le produit de grammaticalisation d'un pronom relatif. Dans le même *impétus* de grammaticalisation, le pronom *qui* s'est généralisé comme pronom relatif.²⁶ Un simple test de permutation nous montre que l'énonciatif ouvre en effet une rainure²⁷ pour le pivot de la phrase:

- (59) (i) La hemna qu' a arridut.
 ART.F femme ENC avoir.PRS.3S ri.PCP
 (ii) ?Qu' a arridut la hemna.
 ENC avoir.PRS.3S ri.PCP ART.F femme

'La femme a ri.'

²⁶ La comparaison fonctionnelle de *qui* et *que* par Pilawa (1990: 23s.) fait penser à un tel processus de grammaticalisation dans le domaine des pronoms relatifs.

²⁷ Je traduis par *rainure* le terme anglais de *slot*. Mon collègue Utz Maas d'Osnabrück m'a suggéré l'importance de ce concept.

(63)	Jende	frango	jin	z(ir)en.
	gens	beaucoup	venu	être.PRT
			PCP	3(P)

'Beaucoup de gens venaient.'

En ce qui concerne la prédication basque, Sasse (1990b) argumente que le lien entre le verbe et ses actants est moins étroit que dans les langues à prédication aristotélienne (c.-à-d. les langues configurationnelles). Les actants jouent plutôt le rôle d'un adjectif que celui du complément. Nous avons donc un contraste syntaxique entre le basque et le roman que les nouveaux locuteurs de ce dernier, d'anciens Basques, surmontent, en introduisant les énonciatifs dans la langue cible.

6.7.2. *e*

La particule *e* ne peut s'expliquer par la conjonction *et* en latin (comme le propose Rohlfs 1977: 210), puisque celle-ci a donné *e* ('et') avec voyelle ouverte, quand ce mot porte l'accent. La voyelle de la particule énonciative n'est jamais ouverte.³⁰ L'identification au moins typologique de l'énonciatif avec les particules introductives en ancien français (*si*, *mar*, *car*, et on pourrait ajouter *e(t)* aussi), proposée par Wüest (1985: 298-301),³¹ est peu probable pour des considérations syntaxiques et diachroniques aussi: les particules introductives introduisent des phrases principales ou des apodoses, tandis que l'énonciatif *e* se trouvent dans les subordonnées (et dans les questions). L'énonciatif a une place fixe devant le verbe ou les pronoms atones préverbaux (ce que j'appelle le groupe flexionnel), les particules introductives se trouvent en général en tête de la phrase. Elles sont caractéristiques du français médiéval, tandis que l'énonciatif n'apparaît qu'au XVI^e siècle, probablement après un processus de fonctionnalisation. Cela n'exclut pas qu'il se trouve, comme variante libre, déjà dans la langue médiévale, mais de toute façon un contact assez intense entre le gascon et l'ancien français n'a certainement jamais eu lieu. Il faut donc penser à une autre étymologie.

³⁰ Rohlfs lui-même mentionne cette différence dans sa note 375 (*loc. cit.*).

³¹ Wüest (1985: 298), en bon romaniste, s'exprime assez prudemment: «Il se trouve que le français, lui aussi, a possédé pendant une longue période de son histoire un système d'énonciatifs, même si celui-ci a été structuré autrement, et que les énonciatifs de l'ancien et du moyen français n'aient jamais eu le caractère obligatoire qu'ils ont en gascon. Les différences sont d'ailleurs suffisamment importantes pour qu'on puisse exclure qu'il y ait un lien génétique entre les deux systèmes.» Un lien interférentiel est à exclure aussi.

Nous avons vu dans les textes anciens (Luchaire 1973,II [1881]) que les pronoms atones ont une tendance vers l'enclise. Le *que* des phrases principales fonctionne comme appui régulier de ces pronoms, ce qui a sans doute aidé sa grammaticalisation. Dans les phrases subordonnées (et interrogatives) où le *que* n'apparaît pas, les pronoms ont besoin d'une voyelle anaptyctique. Comme cette voyelle se trouve toujours à la place du *que* (en suivant les mêmes règles d'usage), elle est facilement réinterprétée comme élément significatif en opposition avec l'énonciatif *que*. Par la suite dissocié du pronom, cet élément apparaît aussi quand il n'y a pas de pronom atone dans la phrase.

On voit de nouveau que nous avons affaire à un processus de fonctionnalisation, ce qui explique pourquoi le système énonciatif ne s'établit que tardivement en gascon, sans qu'il faille renoncer à une explication substratiste, au moins en ce qui concerne son point de départ.

7. Conclusion

Nous avons vu que l'interférence de substrat n'équivaut pas à un simple transfert d'éléments de la langue de substrat à une autre. Il est donc erroné de se limiter à des coïncidences exactes entre les deux langues, quand on argumente pour ou contre une explication substratiste. Dans les interférences se manifestent des stratégies d'acquisition langagière qu'appliquent les locuteurs qui abandonnent leur langue d'origine pour une nouvelle langue cible. En tant que produits d'interaction entre deux systèmes linguistiques, les interférences peuvent être découvertes (et expliquées en tant que telles) par une analyse contrastive des deux langues. En outre, on peut avoir recours aux évidences géolinguistiques: si la langue de substrat a survécu, comme dans le cas du basque, dans une zone de retraite, les interférences deviennent plus nombreuses, quand on se rapproche de la frontière linguistique actuelle entre les langues concernées.

Nombre de phénomènes qui, selon la comparaison contrastive et leur distribution sur le terrain, se qualifient d'interférentiels, ne sont pas documentés dans la langue ancienne. Cela a souvent servi comme argumentation anti-substratiste. Nous pouvons objecter pourtant que les interférences ne se manifestent qu'après leur fonctionnalisation, ou autrement dit, quand il y a un besoin de les marquer. Tant qu'elles ne sont que des variantes libres («alternantes»), ce besoin n'existe pas.

En laissant passer en revue toutes les interférences constatées pour le gascon, nous voyons qu'elles atteignent surtout le domaine phonique et quelques aspects (morpho-) syntaxiques. Le scénario de la substitution d'une langue à une autre explique pourquoi

la langue de substrat ne se manifeste guère dans le lexique de la langue cible. Seuls les mots résiduels s'y perpétuent. Une morphologie flexionnelle se simplifie dans le processus d'apprentissage. Les constructions analytiques, plus faciles à acquérir, sont préférées. Dans beaucoup de cas de substrat (comme dans celui du gascon et du basque), l'organisation syntaxique et le phonique des langues impliquées sont très différents. Cela donne lieu à beaucoup d'interférences. Parfois, les stratégies appliquées pour surmonter les différences ont pour conséquence des innovations assez originales dans la langue cible (comme celle de l'énonciation).

Comme le cas de l'énonciatif gascon le montre nettement, la fonctionnalisation des interférences issues de stratégies d'acquisition peut avoir pour conséquence des structures linguistiques beaucoup plus complexes que les structures des autres langues qui participent au scénario.

Martin Haase
Universität Osnabrück FB7
DE-49069 Osnabrück
Allemagne
adresse électronique: mhaase
...@dosuni1.rz.Uni-Osnabrueck.de

Annexe

Échantillons de textes

M.E. (12.9.91), Labastide-Clairence

Pèlerinage à Lourdes

Qu'èram lo - *c'était le seize, oui* - qu'èram lo sètze qu'èm partits entà Lorda, tot[s] los vielhs ensembles. Qu'èm parti[t]s d'ací- de La Bastida a ueit òras deu matin, qu'am hèit u - que [i] avè fòrt de *brouillard*, fòrt de *brouillard* au camin. Qu'am hèit tot d'un trè[t], qu'am botat dus òras de temps, p'arrivar tà Lorda -, dus òras de temps e arrivats a Lorda qu'èra -, que partits a ueit òras, qu'èra dètz òras quan[d] èm arrivats là, mè[s] qu'a calut marshar p'anar ta l'egli-si, que hè que, qu'èm anats shercar cierges, qu'èm anat[s] shercar aiga, qu'am pres aiga, qu'èm anats ta la gròta, qu'am anat har brular los cierges, dehòra que cau traversar tota l'esplanada.

Après qu'am - qu'èm entornats entà la basilica, aquí qu'avàvem la missa ad onz'òras un quart. La gran missa cantada, eh, ua bèra missa, qu'èm anats a tots ta la missa, e tots ensembles, to[ts] los bastidòts ensembles. E push qu'am, qu'am anat ta la missa e après la missa, la missa qu'a durat entà si - òc, mi òra vinta cinc a push prètz,...

Nous étions le seize, oui, que nous sommes partis à Lourdes, tous les vieux ensemble. Nous sommes partis d'ici - de Labastide à huit heures du matin, nous avons fait un - il y avait beaucoup de brouillard sur le chemin. Nous avons fait tout d'un trait, nous avons mis deux heures pour arriver à Lourdes, deux heures et nous sommes arrivés à Lourdes, partis à huit heures, il était dix heures quand nous sommes arrivés là, mais il a fallu marcher pour aller à l'église, ce qui fait que, - nous sommes allés chercher des cierges, nous sommes allés chercher de l'eau, nous avons pris de l'eau, nous sommes allés à la grotte, nous sommes allés faire brûler les cierges, il faut traverser toute l'esplanade dehors.

Après [cela] nous avons - nous sommes revenus à la basilique, là nous avons la messe à onze heures et quart. La grande messe chantée, hein, une belle messe, nous sommes allés tous à la messe, tous ensemble, tous les bastidots ensemble. Et puis nous sommes allés à la messe, et après la messe, la messe a duré une demi-heure, vingt-cinq, à peu près,...

...lo car qu'es avincut entà l'esplanada, e qu'èm partits dab lo car entà minjar, entà disnar. Qu'am hèit un gran *détour* qu'am hèit mei d'un *kilomètre* en car, pr'amor qu'es un *restaurant* tot-a-fèt, tot-a-fèt au horts ... honds de Lorda. Qu'avem minjat là l'anh passat tanben, l'anada dahèra.

<Qu'es un bon *restaurant*?>

Oui - fòrt - pr'amor d'aquò qu'èm tornats anar. Alavetz, *voilà*, qu'èm arrivats en eth - aqueth *restaurant*, los òmis qu'an pres un shic d'*apéritif*. Las hemnas que son, que's son botadas entà taula, que [n]s'èm attenduts los un[s] los aut[e]s e alavetz qu'am avut - *voilà* lo menù, qu'am, qu'èram quate per quate a *chaque* taula. E que ns'an portat un fòrt bon *potage*, dab sopa de *légumes*, sopa dab pòts, caròtas, habas, sabetz cò qu'es?

<Habas, òc>

Haricots, habas, e push, *afin*, ua fòrt bona sopa, *espèce délicieuse*. Après que ns'an portat *cinques* assietas, *chacune* a nòste dab salada, *gésiers* de guit, confits, de sus, e nòts, sabetz cò qu'es las nòts?

<Òc!>

...le car est venu à l'esplanade, et nous sommes partis en car pour [aller] manger, dîner. Nous avons fait un grand détour, nous avons fait plus d'un kilomètre en car, parce que c'est un restaurant tout en dehors..., au fond de Lourdes. Nous avons mangé là l'année dernière aussi.

C'est un bon restaurant?

Oui, très [bon], pour cela, nous [y] sommes allés de nouveau. Alors, voilà, nous sommes arrivés dans ce restaurant, les hommes ont pris un petit apéritif. Les femmes se sont mises à table, nous nous sommes attendus les uns les autres et, alors, nous avons eu, voilà, le menu, nous étions quatre à chaque table. Et ils nous ont porté un très bon potage, avec de la soupe de légumes, soupe avec poireaux (?), carottes, haricots, vous savez ce que c'est?

Haricots, oui

Haricots, et puis, enfin, une très bonne soupe, une espèce délicieuse. Après ils nous ont porté cinq assiettes, chacune à nous avec de la salade, gésier de canard, confit, par dessus, et des noix, vous savez ce que c'est, les noix?

Oui!

Las nòts. Qu'avè - qu'i avè nòts, qu'èra fòrt bon. Aquò com entrada. Après que [n]s'an portat tustem[ps] *chacun* a nòsta assiesta fòrt caut, tot qu'èra caut, la sopa, tot, cinc cueshas de guit confit, confit dab, eh, fritas, *haricots verts*, *tomate farcie*, tot en la mèm[a] assieta, eh. E u[a] bèra cuesha de, de guit dab u[a], u[a] bòna sauça per dessus.

Bon, qu'am minjat aquò e push après qu'i avè, que [n]s'an shanjat las assietas e que s'an balhat o - fromatge, fromatge [...]. E après que [n]s'an portat [...], tartelètas com aquò, b[e]ròdias tartelètas, porcions qu'è[ran] dab crèma - *d'abord* la crosta, push ap[r]ès la crèma, e dessus qu'avè pomas dab u[a] *gelée* dessus, fòrt, fòrt bon. E après qu'an balhat lo cafè e los òmis qu'an pres, *ouf*, n'an pa[s] but fòrt, eh. Un qu'a bevut un veire de vin e l'autre qu'a bevut aiga com nos.

Nos qu'arem [*sic!*] du[a]s hemnas e dus òmis, nos qu'am b[ev]ut u[a] carafa d'aiga e l'òmi qu'a bevut un veire de vin, *voilà*, e après, *voilà* qu'am finit de minjar aquí e que's que lo car que [n]s'a vincut shercar tornar. Lo car que [n]s'a vincut shercar pr'amor n'es pas libre d'estacionar davans *l'hôtel*, eh, lo car que cau qu'anitz garar, luenh ta un parking espès.

Les noix. Il y avait des noix, ce qui était très bon. Cela comme entrée. Après ils nous ont porté toujours chacun à notre assiette, tout chaud, tout était chaud, la soupe, tout, cinq cuisses de canard confit, confit avec, hein, frites, haricots verts, tomate farcie, tout dans la même assiette, hein. Et une belle cuisse de canard, avec une bonne sauce par dessus.

Bon, nous avons mangé cela, et puis, après, il y avait, ils nous ont changé les assiettes et ils nous ont donné du fromage. E après ils nous ont porté des tartes comme ça, de belles tartes, [les] portions étaient avec de la crème, d'abord la croûte, puis après la crème, et dessus elle avait des pommes avec une gelée dessus, très, très bon. Et après ils ont donné le café et les hommes ont pris, ouf, ils n'ont pas bu beaucoup, hein. Un a bu un verre de vin, et l'autre a bu de l'eau comme nous.

Nous étions deux femmes et deux hommes, nous avons bu une carafe d'eau, et l'homme a bu un verre de vin, voilà, et après, voilà nous avons fini de manger là, c.-à-d. le car est venu nous chercher de nouveau. Le car est venu nous chercher parce qu'il n'est pas admis de se garer devant l'hôtel, hein, le car, il faut que vous alliez [le] garer, loin, dans un parking exprès.

E alavetz que [n]s'a tornat prèner aquí e que [n]s'a enviat tornar [e]ntà la gròta, mè[s] luè[nh] de la gròta, qu'a calut tornar marshar p'anar, p'anar har quauques amplètas, crompar un shicòt de *souvenirs* entà portar entà casa e atau.

E après *voilà* qu'èm anadas, qu'am enviat *cartes postales*, *chacun* qu'a hèit los sons aha[r]s, e après qu'èm anat tà har u[a] *prière* e qu'èm tornadas entau *parking* atendre lo car, pr'amor que n'avem entà aquí de demorar debot e de marshar *tellement* que hesé, que hesé un soleil terrible, terrible.

Ala[v]etz que [n]s'èm botats là - n'am pa[s] podut [n]s'asséder, n'i a pas nat de *chaise* en lòc qu'èm demoradas u[a] òra debot a atènder lo car, aquí. E après lo car qu'es arrivat, a cinc òras e mi qu'èra aquí, e que [n]s'èm - qu'am vist tot broilhats entà, entà - en lo car entà ns'asséder.

E qu'èm tornats e p'a sèt òras e mia qu'èram ací de retorn, qu'am hèit tot per *l'autoroute*, qu'es adaisa, qu'es fòrt pratica, *oui*, fòrt, fòrt pratica, *l'autoroute*. Ne crotzat[z] pa[s] arrei, qu'i a de - n'i a pa[s] nat - n'accident arrei, n'i avè pas - bèn segur qu'es la - que passa tustem[ps] en la campanha, ne vede[tz] pa[s], pa[s] d'arrés i arren, *mais enfin* qu'es *agréable*, qu'es fòrt *agréable*, qu'èm hèit un fòrt bon viatge, tot lo monde qu'èra content, n'i a pa[s] [a]vut arrés malau[t]s ni arrei.

Et alors, il nous a pris de nouveau, et nous a portés de nouveau à la grotte, mais loin de la grotte, il a fallu marcher de nouveau pour aller faire quelques emplettes, acheter un peu de souvenirs pour porter à la maison etc.

Et après voilà, nous sommes allées, nous avons envoyé des cartes postales, chacun a fait ses affaires, et après nous sommes allés faire une prière, et nous sommes revenues au parking pour attendre le car, parce que nous en avons jusque là de rester debout et de marcher tellement, il faisait un soleil terrible.

Alors, nous nous sommes mis là, nous n'avons pas pu nous asseoir, il n'y avait pas de chaise, nous sommes restées une heure debout à attendre le car, là. Et après le car est arrivé, à cinq heures et demie il était là, et nous nous sommes vus tout brouillés dans le car pour nous asseoir.

Et nous sommes rentrés, et à sept heures et demie nous étions ici de retour, nous avons fait tout par l'autoroute, c'est facile, c'est pratique, oui, très, très pratique, l'autoroute. Vous ne croisez rien, il n'y a pas d'accident, rien, il n'y a pas - bien sur que ça passe toujours dans la campagne, vous ne voyez personne ni rien, mais enfin, c'est agréable, très agréable, nous avons fait un très bon voyage, tout le monde était content, il n'y a eu aucun malade ni rien.

L'an passat qu'avèm perduto un òmi, qu'avèm botat sei pas quan[t] de temp[s], [...] u[a] òra, ua òra e mie entà'n, entà l'atrapar. Qu'avè calut telefonar a la *gendarmerie* e tot çò que volhit[z]. Qu'a dus anhs qu'avèm perduto - qu'a dus - [...] - qu'avèm perduto - eh - u[a] hemna, *oui*. E u[a] hemna, èra que shercava a nos, e nos que la shercavam ad èra. *Mais enfin la police* que'[n]s l'avè, l'avè trobada.

Que son gentis *perquoi* a Lorda que son fòrt serviabls, aqueths agents e tot aquò, que son fòrt, fòrt, fòrt serviabls, e qu'avè la -, *donc*, n'avèm pa[s] perduto arreis [...] - qu'èm arrivats tots fòrt plan e *voilà* qu'am hèit un fòrt bon viatge e qu'am dit *à la prochaine*.

J. I. (19.9.1991), Haux (Montory)

Eth primer avesque

[015] Eth primer avesque d'aqueste monde qu'èra un shicoi abandonat, en un, en un bosquet. Qu'arrivè a i passar aquí òt ua guiha dab eths vitons, e eth shicoi que s'aproschè deus vitons, que prengoi ua popa. Après eths vitons e la mair tots que s'anèn anar. E despush que disen que lo bon diu que envia mashantar 'r avesque pr'amor que s'escapè ont devèn anà'se.

L'an dernier nous avons perdu un homme, et nous avons mis je ne sais pas combien de temps, une heure, une heure et demie pour l'attraper. Il avait fallu téléphoner à la gendarmerie et tout ce que vous voulez. Il [y] a deux ans que nous avons perdu - une femme, oui. Et une femme, elle nous cherchait nous, et nous nous la cherchions elle. Mais enfin la police nous l'avait trouvée.

Ils sont gentils pour cela à Lourdes, ils sont très serviabls, ces agents et tout cela, ils sont très serviabls, et ... donc nous n'avions perdu personne, nous sommes arrivés tous très bien et voilà nous avons fait un très bon voyage et nous avons dit: «à la prochaine».

Le premier évêque

Le premier évêque de ce monde était un enfant abandonné dans un bois. Un jour une truie y passa avec ses gorets, et le garçon s'approcha des gorets et prit une tétine. Après, les gorets et la mère s'en allèrent. Et depuis, on dit que le Bon Dieu envoie gouverner l'évêque, parce qu'il s'échappa où ils devaient aller.

Sarrança

[067] Tota hemna que non podè pas aver un shicoi qu'anava en pelerinatge, en devoçion ta Sarrança. E eth shicoi qu'arriava o n'arriava pas, mès da legenda, da istèria [sic/], eths vielhes que racontan, qu'entens que anavan, mès qu'eth curè hesè ce qui podè hèr. E depush tornavan prenha.

[073] Ací a Hauns, Hauns, sabetz, qu'i avè ua vielha, da que non podè pas aver eth devut, qu'anè ta Sarrança nonqu'en devoçion, o pelerinatge, qu'après que'n arrivè sheis o sèt, e que digó: «Ah, que m'i va caler tornar 'ntà m'arrestar.»

M. C. (24.9.92), Féas

Eth maridatge

[402] Quand se maridavan autes còps, que's preparavan pas d'aquera de luenh, [...], mès quand arrivava eth dia de la nòça que n'i avè certèns que passavan en eth mèma dia e la velha deu maridatge o quauques dias avans.

Mès quand arrivava aqueth dia, eth dia de la - deu maridatge, de la ceremonia, en general, eth nòvi qu'enviava un son hrai o un pròshe parent ta dus o tres autes, l'anar esdejuar en çò de la nòvia, entà la n'acuèlher, e aqui, en çò de la nòvia qu[e] hasèn, qu'envitavan eths lors parents, e com eth nòvi tanben qu'envitava eths sons camaradas, e, en general, era petita region, eth son, era soa contrada, i eths parents bien entenut.

Sarrance

Toute femme qui ne pouvait pas avoir d'enfant partait en pèlerinage pour Sarrance. Et l'enfant arrivait ou n'arrivait pas, mais la légende, l'histoire, les vieux racontent, tu comprends qu'elles [y] allaient, mais que le curé faisait ce qu'il pouvait faire. Et depuis, elles revenaient enceintes.

Ici, à Haux, Haux, vous savez, il y avait une vieille [femme] qui ne pouvait pas avoir d'enfant [litt.: le dû], elle alla à Sarrance seulement en pèlerinage, après il [lui] arriva six ou sept enfants et elle dit: «Ah, il va falloir y aller de nouveau pour m'arrêter.»

Le mariage

Quand on se mariait autrefois, on ne se préparait pas longtemps avant, mais quand arrivait le jour de la noce, il y en avait certains qui passaient dans cette même journée et la veille du mariage ou quelques jours avant.

Mais quand ce jour arrivait, le jour du mariage, de la cérémonie, en général, le fiancé envoyait son frère ou un proche parent à deux ou trois autres, à aller déjeuner chez la fiancée, à l'accueillir, et c'est là, chez la fiancée qu'on faisait, qu'on invitait les parents, et (comme) le fiancé aussi invitait ses camarades, et, en général, la petite région, son quartier, et les parents bien entendu.

E après que se n'andavan ta messa, i en aqueth temps era ceremonia que's hasèva de cap ta onz'òras. Tostem[ps] avant mi-dia que calèva 'u encomençar.

E un còp era ceremonia hèita, - se tendèn era ceremonia donque eth maridatge que's hasèva davans mossu, er'*abbé*, o mossu curè qu'èra en general, que'[n]s hasèva un sermon en esplicant de quina maniera lo bon diu, sabeth, e's preparava eths prumièrs nòvis, eh, de temps.

E après un còp aqui que passavan per eths *auberges*, entà n'abéver un còp, atau, e s'i n'i avè tres o quate *aubergistas*, que passavan en totes, e après que s'en tornavan ta casa.

En temps, èra pas de nostre, que's hasèva après midia, de cap a'th ser, *oui*, de cap a'th ser, qu'èra rentrada, *oui*, i que hasèvan eth repas.

E après, eh, un còp hèit eth repas, pendant eth repas tanben que dansavan, qu'i avè un - *soit* un musicien, mès un, pas guaire mei. E après que dansavan, que's divertivan, d'autes que jocavan a 'ras cartas, e de cap ta'ra punta de dia que hasèvan un bon repas d'encuera.

E que s'en anavan dinc'èra plan dia [...], *oui*, eth lendredia, aquera que s'aperava eth dejuar de lendredia. Atau que's passava, *oui*, mès desempush qu'a cambiat tot-a-fèt, *oui*, que'u sabeth.

Et après, on allait à la messe, et en ce temps-là, la cérémonie avait lieu vers onze heures. C'était toujours avant midi qu'il fallait commencer.

Quand la cérémonie était faite, - la cérémonie se faisait donc devant Monsieur le curé; en général, il nous faisait un sermon, en expliquant de quelle manière le Bon Dieu, vous savez, se préparait les premiers mariés il y a longtemps.

Et après cela, on passait par les auberges pour boire un coup, ainsi, et il y avait trois ou quatre aubergistes, on rendait visite à tous, et après on rentrait à la maison.

En ce temps-là, ce n'était pas la nôtre, on le faisait l'après-midi jusqu'au soir, *oui*, jusqu'au soir, c'était la rentrée, *oui*, et on faisait le repas.

Et après le repas, hein, une fois fait le repas, pendant le repas aussi, on dansait, il y avait un musicien, mais un, pas plus. Et après on dansait, on s'amusait, d'autres jouaient aux cartes, et vers la fin de la journée on faisait un bon repas encore.

Et on s'en allait quand il faisait plein jour, *oui*, le lendemain, c'est là qu'on préparait le déjeuner du lendemain. C'est ainsi que ça se passait, *oui*, mais depuis, ça a changé tout à fait, *oui*, vous le savez.

Oui, certèment, adara en general, era cermonia - era ceremonia que's hè 'n vrèspe, que [...] un repas, atau, e après qu'ei finit, que s'en tornan, eths envitats que s'en tornan a'ra punta de dia de ieu [= uèi?], e atau. Non sabi pas...

<E lo voste maridatge? Quin...>

Ah que s'èra passat com l'avèvam racontat, ací que [...] deu *feu* hrai qui anè acuèlher dab eth son -, dab eths camarades, sa[b]i pas, qu'i n'avè eth meu *beau-frère* tanben, que son morts tots, *oui*...

Ací qu'em, que'us envitèm ta copar 'ra crosta, com'u disèvam, mès entà dejuar, se aqueth devè estar ta cap a nau oras deu matin, *oui*, mès en, en ua òra, ua òra e miéi, atau, qu'[av]èm un còp di[s]nat, mès aqueth, en aqueth temps que'[n]s n'anèm a pè, *oui, oui*, qu'èra en trentadus aquera, eh! *oui!*

E après era ceremonia que passèm en qu'em en tres *auberges* qui i avè, mès qu'èra mèma ací qu'i avè un aute *bistrot*.

Ací un aute *auberge* que [n]s'i arrestèm e après ací, qu'èran quat'òras de vrèspe, pensi, quand arrivèm t'ací, *oui*.

E qu'ei un moment après, que servim er repas. *Voilà!* I eth lendrematin, donc, èra qu'ací qu'eram, en aquera moda, òc, adara qu'ei finida, mès se nos, non, non, qu'es atau que's passè, *oui, oui*.

Oui, certainement, maintenant en général, la cérémonie, la cérémonie se fait le soir, un repas, ainsi, et c'est fini, les invités vont à la maison à la fin de la journée aujourd'hui, et ainsi. Je ne sais pas...

Et votre mariage? Comment...

Ah, il s'est passé comme nous l'avons raconté, ici, du feu frère qui alla accueillir avec ses camarades, je ne sais pas, il y avait mon beau-frère aussi, ils sont morts tous, oui... -

Ici nous les invitâmes à casser la croûte, comme nous le disions, mais à déjeuner, mais cela devait être vers neuf heures du matin, oui, mais en une heure, une heure et demie, ainsi, nous avons mangé une fois, en ce temps-là nous allâmes à pied, oui, c'était en trente-deux, cela, eh oui!

Et après la cérémonie nous passâmes par trois auberges qu'il y avait, mais ici il y avait même un autre bistrot.

Ici [dans] un autre auberge nous nous arrêtâmes, il était quatre heures de l'après-midi, je pense, quand nous arrivâmes ici, oui.

Et un instant après nous servîmes le repas. *Voilà!* Et le lendemain nous étions donc ici, de cette façon, oui, qui est finie maintenant, mais, non, c'est ainsi que ça se passa, oui, oui.

En aqueth temps que i avè ja drin de tribalh, pr'amor se, ta servir tot aqueth monde, n'eran pas tot-a-fèt tan nombrós com adara, eh, mès *quand même* qu'i avè, ua, almen ua cinquantèna, dinca sheishanta, eh!

E *donc*, ací, que calè emprontar 'ra vashèra, sabeth. E que i avè ua persona ací pas luenh, que prestava la vashèra, *oui, oui, malgré* que, que li tornèssem en bon estat, alavetz s'i avè quauques assiètas o plats atau desquintats, qu'us calèva renovar, qu'em [...] tostem[ps], e aquera que la calèva tornar neteiar, que passàvam un par de dias sol après. E après entà'us rapportar. *Oui! voilà*, eh!

En ce temps-là il y avait [= on avait] déjà un peu de travail, parce que, pour servir tout ce monde, on n'était pas tout à fait aussi nombreux que maintenant, mais quand même il y avait une cinquantaine jusqu'à une soixantaine, hein!

Et ici donc il fallait emprunter la vaisselle, vous savez. Et il y avait une personne ici, pas loin, qui prêtait la vaisselle, oui, oui, malgré [= pourvu] que nous [la] lui rendions en bon état, alors, s'il y avait quelques assiettes ou plats rompus, il fallait les renouveler, nous avons toujours..., et celle-là il fallait la nettoyer, nous passions deux jours seulement [à le faire] après. Et après pour les rapporter. *Oui! voilà*, hein.

Carte

La carte sur la page suivante est une reproduction de la carte II de Pilawa (1990: 45), elle-même basée sur diverses cartes de l'ALG. La ligne droite entre Anglet et Bedous indique la frontière actuelle entre le Pays-Basque et la Gascogne. Labastide-Clairence est une commune basco-gasconne enclavée au Pays-Basque (point 691-O de l'ALG), Féas et Haux se trouvent près de 692 sur la frontière linguistique.

Voici la légende de la carte:

signe	explication	carte de base
1	frontière des aires où l'énonciatif <i>que</i> est employé	
2	questions avec énonciatif	ALG 2400
3a	questions avec l'énonciatif <i>e</i>	ALG 2400
3b	avez-vous oublié avec <i>e</i>	ALG 846
X	trois <i>que</i> (énonciatif de la principale, conjonction, énonciatif de la subordonnée)	ALG 2506
O	<i>e</i> entre sujet et verbe dans la subordonnée	ALG 2507
4	<i>que</i> + négation	ALG 2392

Témoins

Témoins bilingues basco-gascons

Biscay, Jean, cultivateur à la retraite;

Castillon, Martin, cultivateur à la retraite, maison Etxeberria, Féas (Ihasi, Ahasi) près de Esquiule, 85 ans (1992);

Castillon, Marguerite (née Dulau), cf. supra;

Etchéverry, Henriette (née Mendilahatxou), ancienne maîtresse d'hôtel, Labastide-Clairance, dans les 70 ans;

Ibarroule, Jean, cultivateur à la retraite, Haux (près de Montory), dans les 70 ans.

Témoins gascons

Adèle, Alfred, ancien boulanger (épicier, propriétaire d'un bar), Pindats (quartier de Bosdarros / Gan), 64 ans (1992);

Adèle, Marie, cf. supra, 63 ans (1992);

Birou, Paulin, cultivateur à la retraite, Arribet (près de Bruges), *1923;

Birou, Madelaine, cf. supra, de Campbies, *1929;

Castets, Jean, cultivateur à la retraite, Lahosse (près de Montfort-en-Chalosse), maison Menautan, 67 ans (1992);

Labadie, André, cultivateur à la retraite, Montfort-en-Chalosse, 81 ans (1992);

Labadie, Lucie (née Lafitte), cf. supra, 74 ans (1992);

Laparcerie, Paul, cultivateur à la retraite, Chemin du Pourtiou, Montfort-en-Chalosse, 75 ans (1992);

Marianne, Alfred, retraité, Thèze, 80 ans (1992).

Bibliographie

- ALG: *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*, cf. Séguy (1954ff.)
- ALLIÈRES, Jacques (1975): «Les versions basque, gasconne et française d'un même dialogue à Labastide-Clairence (Pyrénées-Atlantiques), point 691-0 de l'ALG», in: *Hommage à Jean Séguy* (= Numéro special de *Via Domitia*, Toulouse), Vol. 2: 3-19
- ALLIÈRES, Jacques (1987[?]): «Gascón y euskera: afinidades e interrelaciones lingüísticas», in: CIERBIDE MARTINENA, Ricardo (ed.): *Pirenaico navarro-aragonés gascón y euskera* (V. cursos de verano en San Sebastián). - [Saint Sébastien?:] Euskal Herriko Unibertsitatea: 181-198
- BALDINGER, Kurt (1958): «La position du gascon entre la Galloromania et l'Iberoromania», *Revue de linguistique romane* 22: 241-292
- BOUZET, Jean (1928): *Manuel de grammaire béarnaise*. - Pau: Marimpouey Jeune
- BOUZET, Jean (1951): «Les particules énonciatives du béarnais», in: *Mélanges de linguistique offerts à M. Albert Dauzat par ses collègues et ses anciens élèves*. Paris: d'Artrey: 47-54
- CARDAILLAC KELLY, Reine (1973): *A descriptive analysis of Gascon* (= *Janua Linguarum*, Series Practica 138). - La Hague / Paris: Mouton
- FIELD, Thomas T. (1985): «Speech act markers in modern Gascon», in: KING, Larry D. / MALEY, Catherine A. (eds.): *Selected Papers from the XIIIth Linguistic Symposium on Romance Languages, Chapel Hill, 24-26 March 1983*. Amsterdam / Philadelphia: 77-97
- HAASE, Martin (1992): *Sprachkontakt und Sprachwandel im Baskenland: Einflüsse des Gaskognischen und Französischen auf das Baskische*. - Hamburg: Buske
- HETZRON, Robert (1977): «La particule énonciative 'que' en gascon», *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata* 6: 161-221
- HOURCADE, André (1986): *Grammaire béarnaise*. - [Pau?]: Los Caminaires
- JOLY, André (1976): «Que et les autre morphèmes énonciatifs du béarnais: essai de psychosématique», in: BOUDREAULT, Marcel / MÖHREN, Frankwalt (eds.): *Actes du XIIIe congrès international de linguistique et philologie romanes*. 2 vol. Québec: Presses de l'Université de Laval: I,411-433
- Langues en Béarn*, Cahiers de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour 13, nouvelle série, 1989
- LAFONT, Robert (1964): «Remarques sur l'emploi de *e* introductif du verbe principal en ancien occitan», *Revue de linguistique romane* 28: 34-41
- LESPY, Victor (1880): *Grammaire béarnaise suivie d'un vocabulaire béarnais français*. 2ème édition. - Paris: Maisonneuve

- LUCHAIRE, Achille (1973 [1879/81]): *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française* [I] suivi de *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon* [II]. - [Original: Paris], ré-impression: Genève: Slatkine
- PILAWA, Jürgen (1990): *Enunziative. Eine sprachliche Neuerung im Spiegel der gaskognischen Schriftkultur* (= *ScriptOralia* 15). - Tübingen: Narr
- RAIBLE, Wolfgang (1992): *Junktion. Eine Dimension der Sprache und ihre Realisierungsformen zwischen Aggregation und Integration* (= Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse: 1992,2). - Heidelberg: Winter
- RAVIER, Xavier (1976): «Sur le système du pronom dans certains énoncés gascons», in: BOUDREAULT, Marcel / MÖHREN, Frankwalt (eds.): *Actes du XIIIe congrès international de linguistique et philologie romanes*. 2 vol. Québec: Presses de l'Université de Laval: II, 349-359
- ROHLFS, Gerhard (1970): *Le gascon. Études de philologie pyrénéenne* (2ème édition, = *Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie* 85). - Tübingen: Niemeyer
- ROMAINE, Suzanne (1988): *Pidgin and Creole Languages*. - London / New York: Longman (Linguistic Library)
- SASSE, Hans-Jürgen (1982): «Subjektprominenz», in: *Fakten und Theorien. Festschrift für Helmut STIMM zum 65. Geburtstag*. Eds.: HEINZ, Sieglinde / WANDRUSZKA, Ulrich (= *Tübinger Beiträge zur Linguistik* 191) - Tübingen: Narr: 267-286
- SASSE, Hans-Jürgen (1985): «Sprachkontakt und Sprachwandel: Die Gräzisierung der albanischen Mundarten Griechenlands», *Papiere zur Linguistik* 32: 37-95
- SASSE, Hans-Jürgen (1987): «The Thetic / Categorical Distinction Revisited», *Linguistics* 25, 511-580
- SASSE, Hans-Jürgen (1990a): *Theory of language death und language decay and contact-induced change: similarities and differences*. Arbeitspapier 12 (Neue Folge). - Cologne: Institut für Sprachwissenschaft der Universität zu Köln
- SASSE, Hans-Jürgen (1990b, Ms.): «Predication and sentence constitution in universal perspective», Cologne: Institut für Sprachwissenschaft der Universität zu Köln
- SCHUCHARDT, Hugo (1893): *Baskische Studien. Über die Entstehung der Bezugsformen des baskischen Zeitworts* (= *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* 42). - Wien: Akademie der Wissenschaften
- SÉGUY, Jean (1952): «Basque et gascon dans l'Atlas linguistique de la Gascogne», *Orbis* 1: 385-391
- SÉGUY, Jean (1954-1973): *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*. 6 vols. et volume annexe - Paris: C.N.R.S.
- THOMASON, Sarah Grey / KAUFMAN, Terrence (1988): *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*. - Berkeley etc.: University of California Press

- ULRICH, Miorita (1985): *Thetisch und kategorisch. Funktion und Anordnung von Satzkonstituenten am Beispiel des Rumänischen und anderer Sprachen* (= Romanica Monacensia 24). - Tübingen: Narr
- WARTBURG, Walther von (1950): *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*. - Bern: Francke
- WEINREICH, Uriel (1963): *Languages in Contact. Findings and Problems*. - La Hague: Mouton
- WEINREICH, Uriel (1977): *Sprachen in Kontakt. Ergebnisse und Probleme der Zweisprachigkeitsforschung*. - Munich: Beck (traduction de Weinreich 1963 avec bibliographie mise à jour)
- WINKELMANN, Otto (1989): *Untersuchungen zur Sprachvariation des Gaskognischen im Val d'Aran (Zentralpyrenäen)* (= Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie 224). - Tübingen: Niemeyer
- WÜEST, Jakob (1985): «Les énonciatifs gascons et la théorie de l'énonciation», in: KRISTOL, Andres M. / WÜEST, Jakob Th. (eds.): *Drin de tot. Travaux de sociolinguistique et de dialectologie béarnaises*. - Bern: Lang: 285-307